

THÉÂTRE
DURÉE 1h20

CAP AU PIRE

SAMUEL BECKETT /
JACQUES OSINSKI

Coproduction C^{ie} L'Aurore boréale
et Les Déchargeurs / Le Pôle diffusion
Production déléguée C^{ie} L'Aurore boréale

REVUE DE PRESSE

LE PÔLE | lepolepresse@gmail.com
PRESSE | +33(0)1 42 36 70 56
+33(0)7 61 16 55 72

3, RUE DES DÉCHARGEURS
75 001 PARIS • M^o CHÂTELET

LA PIÈCE

Les mots sont des traîtres. Mais ils sont ce qui reste.

Samuel Beckett

Un homme s'enfonce dans une forêt des mots. Il sait qu'il ne trouvera jamais celui qui est juste mais il essaie. Encore. Il essaie toujours. Il sait qu'il va tomber mais il se relève. Il essaie malgré les mots qui trahissent. Les mots sont au bord du vide. Il les rattrape. A moins que ce ne soit eux qui le rattrapent. Les mots le font se tenir debout. Encore. Les mots le font tomber. Les mots l'effacent.

NOTE D'INTENTION

Qui d'autre pour dire « Rien sauf eux. Ce qu'ils disent » que Denis Lavant ?

Denis Lavant est un comédien-lecteur. Quand vous faites une lecture de Cap au pire avec lui, comme ça à la maison, de manière informelle, pour voir ce que ça donne, il vous parle de Maurice Pons et de Raymond Cousse. Denis est un lecteur rare. Il a besoin des mots. Ce sont eux qui nourrissent sa vie d'acteur. Sa vie tout court. J'ai envie de le regarder lui le comédien-lecteur s'enfoncer dans cette nuit de mots. Se débattre avec eux. Aller le plus loin possible en eux. Traverser Cap au pire, c'est avancer dans une écriture. Se frayer un chemin. Le plus loin possible. Le plus près possible. Denis et moi avons une relation particulière, précieuse. J'ai commencé le théâtre avec lui. Avec La Faim de Knut Hamsun. Nous nous sommes retrouvés autour de Marius von Mayenburg pour Le Chien, la nuit et le couteau. Nous avons encore des choses à nous dire. Encore des aventures à mener.

C'est le rapport du théâtre aux mots que j'ai envie d'interroger, du théâtre au texte. Qu'est-ce qui fait que tout à coup les mots ont besoin de s'incarner, de passer de la feuille à la scène ? Cap au pire n'est pas un texte de théâtre. J'ai pourtant l'impression qu'il ne parle que de ça. L'interrogation "comment faire avec les mots?" - n'est-elle pas aussi celle qui traverse le théâtre ? Alors que je travaille à une mise en scène de Bérénice qui approche, je rêve à Beckett. Je constate que c'est une suite logique dans mon parcours. Je viens du théâtre de texte. Je cherche les mots. En abordant pour la première fois la tragédie, je prends conscience d'une époque où on avait foi dans les mots. Chez Racine, les mots sont comme des socles sur lesquels s'appuyer. Notre époque a perdu cette foi. Je passe de Racine aux mots ratés, aux mots qui trompent de Beckett. Mais c'est toujours la quête d'une écriture. Et l'espoir des mots : « Comme parfois ils presque sonnent presque vrai ! Comme l'ineptie leur fait défaut ! Dire la nuit est jeune hélas et prendre courage. Ou mieux plus mal dire une nuit de veille encore hélas à venir. Un reste de dernière veille à venir. Et prendre courage ». La tentation du silence guette Beckett. Mais Cap au pire est une déclaration d'amour à l'écriture, une déclaration d'amour aux mots, même s'ils « assombrissent et enténébrent » comme le dit Thomas Bernhard dans son discours de réception du prix Georges Büchner. Les mots restent.

J'ai envie de retenir de Cap au pire l'encore des mots plutôt que la fin des mots.

Le « courage », c'est de cela qu'il s'agit. Le courage de croire encore aux mots. On dit de Beckett qu'il est sombre, on pense de Cap au pire que c'est un voyage aux portes du néant. J'ai envie de voir en ce livre, une lumière dans la nuit. Les mots encore. Les mots toujours. Et Denis qui a le courage d'affronter les mots.

Comment rendre une écriture au théâtre. Ce n'est que cela. Rien que cela. Je veux retrouver au théâtre la foi dans les mots. Les comédiens ont besoin des mots.

Jacques Osinski

DISTRIBUTION

Texte édité aux **Éditions de Minuit**. Traduit par **Edith Fournier**

De **Samuel Beckett**

Mise en scène **Jacques Osinski**

Scénographie **Christophe Ouvrard**

Lumières **Catherine Verheyde**

Costumes **Hélène Kritikos**

Avec **Denis Lavant**

Sortie de création

THÉÂTRE DES HALLES (Avignon)

vendredi 09 juin 2017 à 20h

Festival Avignon 2017

THÉÂTRE DES HALLES – salle Chapitre

rue du Roi René - 84 000 Avignon

06 au 29 juillet 2017 – tous les jours à 22h

(Relâches les 10, 17 et 24 juillet)

ATHÉNÉE THÉÂTRE - LOUIS-JOUVET

sq. de l'Opéra Louis-Jouvet - 7 rue Boudreau 75009 Paris

2 décembre 2017 au 14 janvier 2018 - les mardis et

mercredis à 19h, les vendredis et samedis à 20h et

les dimanches à 16h

LA PRESSE (extraits)

Un immense tourbillon qui mêle autant d'émotions et de rugosités

L'HUMANITÉ

Un talent en or, Denis Lavant, c'est cette bête de théâtre et de cinéma, qui force le respect.

LA PROVENCE

Une voix basse et une silhouette puissante, les spectateurs n'oublieront plus ce passeur d'une langue tout en ressacs, jubilatoire.

LA PROVENCE

Un acteur plus que talentueux qui incarne avec tant virtuosité ses personnages que le public en a le souffle coupé !

VAUCLUSE MATIN

Une mise d'une efficacité redoutable. Denis Lavant a une justesse de ton presque métronomique.

VAUCLUSE MATIN

Denis Lavant est là, intensément. Et l'on rit aussi malgré toute cette humeur noire...

TÉLÉRAMA

Une déclaration d'amour aux mots qu'incarne Denis Lavant.

ZIBELINE

Un comédien dans une totale maîtrise de soi. Une voix hypnotique qui fait perdre les sens. Techniquement irréprochable.

SCENEWEB

Un acteur plus que talentueux qui incarne avec tant de virtuosité ses personnages. Le public en a le souffle coupé !

LEDAUPHINE.COM

Suspendus à sa voix de basse et à cette silhouette puissante comme une pierre dressée, les spectateurs n'oublieront plus ce « servant », passeur d'une langue toute en ressacs, sans merci, jubilatoire...

LA PROVENCE.COM

L'excellent Denis Lavant s'approprie les mots de Beckett avec acuité et profondeur, assurance et témérité.

HOTTELLO

Je reste sans voix devant le talent de Denis Lavant, une performance.

THÉATROTHÈQUE

Une rigueur sans faille nous transperce de part en part.

LE BRUIT DU OFF

Jacques Osinski dirige vers le vide Denis Lavant, de ces rares qui au bord du gouffre semblent déjà l'avoir éprouvé.

PLUS DE OFF

C'est un spectacle rare, fort, exigeant. On l'écoute captivés par la puissance magique de cette incarnation toute personnelle.

ARTISTIKREZO

Un comédien inspiré. Les spectateurs sont captifs de cette mélancolie, vibrant à l'unisson avec l'acteur.

MADININ'ART

Denis Lavant n'est pas un comédien ordinaire, c'est une gueule, une présence, une intelligence.

BOÎTE À CULTURE

Un grand moment de théâtre en perspective.

PROJECTEUR TV

Une soirée passionnante, poignante, digne, sidérante et à ne manquer sous aucun prétexte.

THÉÂTRE DU BLOG

Une performance qui, paradoxalement, ne rate pas assez.

L'INSENSÉ

PARCOURS

SAMUEL BECKETT / auteur

Prix Nobel de Littérature (1969)

Samuel Beckett, écrivain irlandais d'expression anglaise et française, est né à Dublin le 13 avril 1906. Issu d'une famille protestante, il est successivement pensionnaire à la Portora Royal School d'Einiskillen, puis élève du Trinity College de Dublin, où il étudie le français. En 1928, Samuel Beckett est nommé lecteur d'anglais à l'École normale supérieure de Paris, fait la connaissance de James Joyce et fréquente les surréalistes. En 1930, il traduit avec Alfred Peron *Finnegan's wake*. De 1931 à 1937, il effectue de nombreux voyages, résidant tantôt en France, tantôt en Angleterre. Mais à partir de 1938, il se fixe définitivement à Paris. C'est en anglais que Samuel Beckett écrit ses romans *Whoroscope* (1929), *Plus de coups d'épingles que de coups de pieds* (1934), *Murphy* (1938) et des ouvrages sur Dante Alighieri, Bruno, James Joyce et Marcel Proust (1931). En 1945, il commence à traduire ses ouvrages antérieurs – et notamment Joseph Murphy – en français, et à écrire des poèmes et des nouvelles dans cette langue. En 1953, *En attendant Godot* est représenté à Paris au Théâtre de Babylone, dans une mise en scène de Roger Blin. L'œuvre de Samuel Beckett est très abondante : *Murphy*, *Molloy* (1951), *Malone meurt* (1952), *L'Innommable* (1953), *Nouvelles et textes pour rien* (1955), *Comment c'est* (1961), *Imagination morte, Imagine* (1965), *Têtes mortes* (1967), *Watt* (1969), *Premier amour* (1970), *Le Dépeupleur* (1970), *Film* (long-métrage réalisé par Alan Schneider et joué par Buster Keaton), *Suivi de souffle* (1972), *Pas moi* (1975) ... C'est grâce à ses pièces que Samuel Beckett se fait le plus remarquer : *En attendant Godot*, *Fin de partie*, *Tous ceux qui tombent* (1957), *La Dernière bande* (1960), *Oh les beaux jours* (1963) ont la particularité d'avoir toutes été mises en scène par Roger Blin, mais il y a aussi *Comédie* (1963), *Comédie et actes divers* (1964), *Acte sans paroles* (1956), *Catastrophe* (1982) ... Samuel Beckett s'éteint en 1989 à l'âge de 83 ans.

JACQUES OSINSKI / metteur en scène

Prix du Syndicat de la Critique (catégorie éléments scéniques) pour *Lohengrin* de Salvatore Sciarrino (2015)

Prix Gabriel Dussurget au Festival d'Aix-en-Provence pour la mise en scène de *Didon et Enée* de Purcell (2007)

Prix du Public et de la Jeune critique pour *La Faim* au Festival du Jeune théâtre d'Alès (1995)

Jacques Osinski fonde à 23 ans sa première compagnie : La Vitrine. Dès ses débuts, son goût le porte vers les auteurs du Nord tels Knut Hamsun (*La Faim*, avec Denis Lavant en 1995), Ödön von Horváth (*Sladek, soldat de l'armée noire* en 1997), Georg Büchner (*Léonce et Léna* en 2000), Stig Dagerman (*L'Ombre de Mart* en 2002), August Strindberg (*Le Songe* en 2006) ou Magnus Dahlström (*L'Usine* en 2007). Parallèlement il aborde également le répertoire classique avec *Richard II* de William Shakespeare en 2003, *Dom Juan* de Molière en 2005 et à nouveau William Shakespeare avec *Le Conte d'hiver* en 2008.

De 2008 à 2013, il dirige le Centre dramatique national des Alpes à Grenoble. Il s'attache à y mettre en avant un répertoire très contemporain avec *Le Grenier* du japonais Yôji Sakatô (2010), *Le Moche* et *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg (toutes trois jouées au Théâtre du Rond-Point) ou encore *Mon prof est un troll* de Dennis Kelly (2012). Au printemps 2009, il met en scène *Woyzeck* de Georg Büchner. Cette pièce initie un cycle autour des dramaturgies allemandes la *Trilogie de l'errance* qui se poursuit en écho par la présentation d'*Un fils de notre temps* d'Ödön von Horváth et par *Dehors devant la porte* de Wolfgang Borchert, repris au Théâtre national de Strasbourg. Durant ces années, il créera encore *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux (2010), *Ivanov* d'Anton Tchekhov (2011), *George Dandin* de Molière (2012), *Orage* d'August Strindberg (2013, repris au Théâtre de la Tempête) et *Dom Juan revient de guerre* de son auteur fétiche Ödön von Horváth (2014) repris au Théâtre de l'Athénée en avril 2015.

Au sortir, du Centre dramatique national des Alpes, il crée la compagnie L'Aurore boréale et met en scène *Medealand* de Sara Stridsberg à la MC2 : Grenoble et au Studio-théâtre de Vitry puis *L'Avare* de Molière (création au Théâtre de Suresnes, Artistic Athévains, Paris). En 2017, il abordera pour la première fois la tragédie classique *Bérénice* de Racine au Théâtre de Suresnes.

À l'opéra, il met en scène en 2006 *Didon et Enée* de Purcell sous la direction musicale de Kenneth Weiss au Festival d'Aix-en-Provence. Vinrent ensuite *Le Carnaval et la folie* d'André-Cardinal Destouches sous la direction musicale d'Hervé Niquet créé au Festival d'Ambronay et repris à l'Opéra-Comique puis *Lolanta* de Piotr Ilitch Tchaïkovski sous la direction musicale de Tugan Sokhiev au Théâtre du Capitole à Toulouse (2010). A l'automne 2013, il crée avec Marc Minkowski et Jean-Claude Gallotta à la MC2 : Grenoble *Histoire du soldat* d'Igor Stravinsky et *El amor brujo* de Manuel de Falla, production reprise à l'Opéra-Comique en avril 2014. En mai 2014, il met en scène *Tancredi* de Gioachino Rossini au Théâtre des Champs-Élysées puis, en 2015, *Iphigénie en Tauride* de Christoph Willibald Glück (direction musicale Geoffroy Jourdain) pour l'Atelier lyrique de l'Opéra national de Paris ainsi que *Lohengrin* de Salvatore Sciarrino et *Avenida de los incas* de Fernando Fiszbein avec l'ensemble musical Le Balcon (direction musicale Maxime Pascal) au Théâtre de l'Athénée, spectacle qui reçoit le prix de la critique pour les éléments scénique (Hélène Kritikos et Yann Chapotel).

Il créera à l'automne 2017 *Lenz* de Georges Büchner à Nanterre-Amandier.

DENIS LAVANT / interprète

Molière du meilleur Seul en scène pour *Faire danser les alligators sur la flûte de Pan* (2015)

Meilleur acteur, Toronto Film Critics Association Awards pour *Holy Motors* (2012)

Formé à l'école du mime et de l'acrobatie et au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique, Denis Lavant commence sa carrière de comédien dans les années 1980. Acteur à la présence singulière, visage marqué et voix magnétique, Denis Lavant développe un jeu très physique. Adorateur des Belles Lettres, il participe à de nombreuses lectures et enregistre pour Gallimard des *Lettres à Theo Van Gogh* en 2007. Denis Lavant a fondé sa première compagnie pendant ses années lycée. Il s'exerce ensuite au mime, à l'acrobatie et au jonglage. Amateur de théâtre de rue, il continuera sa formation au Conservatoire de Paris mais gardera toujours un engagement atypique, dandy saltimbanque, tout au long de sa carrière.

Au théâtre, il joue notamment sous la direction d'Antoine Vitez dans *Hamlet* de William Shakespeare (1983), Matthias Langhoff dans *Si de là-bas si loin* des textes de Samuel Beckett, Federico García Lorca et Friedrich Hölderlin et Eugene O'Neill (1987), Hans Peter Cloos dans *Le Malade imaginaire* de Molière, *Cabaret Valentin* de Karl Valentin et *Roméo et Juliette* de William Shakespeare (1995), Bernard Sobel dans *Cache-cache avec la mort* de Mikhaïl Volokhov (1993), *Cœur ardent* d'Alexandre Ostrovski, *Ubu Roi* d'Alfred Jarry (2001) et *Un Homme est un Homme* de Bertold Brecht (2004), Jacques Nichet dans *La Prochaine fois que je viendrai au monde* du metteur en scène (2000), Jacques Osinski dans *La Faïm* de Knut Hamsun (1995) et *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg (2011), Antonio Arena dans *Giacomo le tyranique* de Giuseppe Manfridi (1998), Jean-Paul Wenzel dans *Croisade sans croix* de Arthur Koestler (1999), Franck Hoffmann dans *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès (2004), Dan Jemmet dans *William Burroughs surpris en possession du Chant du vieux marin de Samuel Taylor Coleridge* de Johnny Brown (2005), Jean-Claude Grindvald dans *Le Bouc* de Reiner Weiner Fassbinder, Habib Naghmouchin dans *Timon d'Athènes* de William Shakespeare (2009), Razerka Ben Sadia-Lavant dans *Le Projet H.L.A.* de Nicolas Fretel (2005), Bruno Geslin dans *Je porte malheur aux femmes mais je ne porte pas bonheur aux chiens* de Joël Bousquet (2006), Ivan Morane dans *Faire danser les alligators sur la flûte de Pan* d'après la correspondance de Louis-Ferdinand Céline, adaptation d'Émile Brami (2011) et Marc Paquien dans *Les Fourberies de Scapin* (2016).

Au cinéma, il est l'acteur fétiche du cinéaste Léos Carax avec qui il travaille depuis 1983 notamment dans *Boys meet girl*, *Mauvais Sang*, *Les Amants du Pont-Neuf*, *Holy motors*. Il tourne également avec Diane Kurys dans *Coup de foudre*, Robert Hossein dans *Les Misérables*, Patrice Chéreau dans *L'Homme blessé*, Claude Lelouch dans *Viva la vie*, *Partir*, *Revenir*, Pierre Pradinas dans *Un tour de manège*, Patrick Grandperret dans *Mona et moi*, Simon Reggiani dans *De force avec d'autres*, Yves Hanchar dans *La Partie d'échecs*, Jean-Michel Carre dans *Visiblement je vous aime*, Jacques Weber dans *Don Juan*, Vincent Ravalec dans *Cantique de la racaille*, Rolando Colla dans *Le Monde à l'envers*, Kim Ki-Duk dans *Wild animals*, Claire Denis dans *Beau travail*, Lionel Delplanque dans *Promenons-nous dans les bois*, Veit Helmer dans *Tuvalu*, Fabrice Genestal dans *La Squale*, Delphine Jaquet et Philippe Lacote dans *L'Affaire Libinski*, Noli dans *Married-Unmarried*, Jean-Pierre Jeunet dans *Un long dimanche de fiançailles*, Christophe Ali et Nicolas, Bonilauri dans *Camping sauvage*, Andrea Vecchiato dans *Luminal*, Harmony Korine dans *Mister Lonely*, Berkun Oya dans *Happy new year*, Philippe Ramos dans *Capitaine Achab*, Paul Greengrass dans *Bourne ultimatum*, Jean-Marie et Arnaud Larrieu dans *21 nuits avec Pattie* et Emmanuel Bourdieu dans *Louis-Ferdinand Céline*.

CHRISTOPHE OUVRARD / scénographie

Christophe Ouvrard se forme dans un premier temps à l'école des Beaux-arts de Bordeaux où il se spécialise dans la création de mobilier. C'est pendant ses premières années d'étude qu'il découvre le théâtre, et se passionne pour la scénographie de spectacle vivant. Son diplôme obtenu avec succès, entame de nouvelles études avec le désir de devenir créateur de décors et de costumes. En 1999 il intègre l'École du Théâtre national de Strasbourg et y signe ses premiers spectacles aux côtés des metteurs en scène Stéphane Braunschweig, Yannis Kokkos et Lukas Hemleb. Diplômé en 2001, il crée depuis de nombreux décors et costumes au théâtre pour des metteurs en scène tels que Laurent Gutmann, Jean Claude Gallotta, Guy Pierre Couleau, Marie Potonet, Anne Laure Liegeois, Jean René Lemoine, Bérénice Collet... Depuis quinze ans il est l'un des plus proches collaborateurs de Jacques Osinski et a signé pour lui les décors et costumes d'une vingtaine de spectacles. Également passionné d'opéra il a été invité par de nombreuses scènes lyriques françaises et européennes, pour des spectacles régulièrement salués par la critique. En France il travaille à plusieurs reprises à l'Opéra de Paris (citons notamment le spectacle *Lumières* de Dupleix au Palais Garnier ou encore *Iphigénie en Tauride* de Gluck avec l'atelier Lyrique), à l'Opéra comique (*Le Carnaval et la folie* de Philippe Destouches, *L'Histoire du soldat* d'Igor Stravinsky, *El Amor brujo* de Manuel de Falla), au Théâtre de l'Athénée (*The Consul* de Gian-Carlo Menotti), au Théâtre du Capitole de Toulouse (*Iolanta* de Tchaïkovsky), à l'opéra de Metz (*Vanessa* de Samuel Barber), à l'opéra de Nancy et Montpellier (*Geneviève de Brabant* de Jacques Offenbach), au Festival d'Aix-en-Provence (*Didon et Enée* de Henry Purcell), au Théâtre du Châtelet (*Le Verfügbar aux enfers* de Germaine Tillion) ou encore au Théâtre des Champs-Élysées (*The Little sweep* de Benjamin Britten, *Tancredi* de Gioachino Rossini).

Ses futurs projets l'emmèneront du Festival d'Avignon (*Cap au pire* de Samuel Beckett) à l'Allemagne (*Angels in America* de Péter Eötvös).

HELENE KRITIKOS / costumes

Petite fille et fille de tailleurs pour hommes installés à Tunis, Hélène Kritikos - artiste d'origine grecque - a été formée à ESMOD, école de stylisme parisienne. Elle participe aux présentations de collections d'Azzedine Alaïa et Thierry Mugler. Après un passage à l'atelier de costumes du Théâtre du soleil, sa carrière la mène dans les années 80 au domaine de la publicité où elle croise des photographes tels que Jean-Loup Sieff, Jean-Louis Beaudeau ou des réalisateurs tels que Bill Evans, Billy August... Elle revient ensuite au spectacle vivant, conçoit et crée des costumes pour la danse, le théâtre ou l'opéra (Jacques Osinski, Pascale Henry, Marie Potonet, Anne-Laure Liégeois, Jean-Jacques Vanier, Karol Armitage, François Veyrunes, Christel Brink-Przygodda...). Sa démarche actuelle tend à intégrer l'aspect scénographique à son travail sur le costume proprement dit, dans une approche globale du visuel scénique. Hélène Kritikos a reçu en 2015 avec le vidéaste Yann Chapotel le prix de la critique (meilleurs éléments scéniques) pour **Lohengrin** et **Avenida de los incas** mis en scène Jacques Osinski sous la direction musicale de Maxime Pascal (Théâtre de l'Athénée).

CATHERINE VERHEYDE / lumière

Après une licence d'Histoire, Catherine Verheyde intègre l'École nationale supérieure des arts et techniques du Théâtre, section lumière. Elle se forme auprès de Gérald Karlikow ainsi que de Jennifer Tipton et Richard Nelson. Elle travaille ensuite avec Philippe Labonne, Jean-Christian Grinevald... Elle rencontre Jacques Osinski en 1994. Leur première collaboration sera **La Faim** de Knut Hamsun. Ils travailleront ensuite sur **Sladek, soldat de l'armée noire** d'Ödön von Horváth, **Léonce et Léna** de Georg Büchner, **L'Ombre de Mart** de Stig Dagerman, **Richard II** de William Shakespeare, **Dom Juan** de Molière, **Le Songe** d'August Strindberg, **L'Usine** de Magnus Dahlström, **Le Conte d'hiver** de William Shakespeare, **Le Grenier** de Yoji Sakaté, **Le Triomphe de l'amour** de Marivaux, **Le Moche** et **Le Chien, la nuit et le couteau** de Marius von Mayenburg, **Orange** d'August Strindberg, **Don Juan revient de guerre** d'Ödön von Horváth et dernièrement **Medealand** de Sara Stridsberg. Parallèlement, Catherine Verheyde a travaillé avec les metteurs en scène Philippe Ulysse, Marc Paquien, Benoît Bradel, Geneviève Rosset, Antoine Le Bos..., et les chorégraphes Laura Scozzi, Dominique Dupuy, Clara Gibson-Maxwell, Philippe Ducou.

Elle éclaire des concerts de musique contemporaine notamment à l'Institut de recherche et coordination acoustique-musique (IRCAM) et aux Bouffes du Nord (concerts des solistes de l'EIC) et récemment, en Tchéquie, des pièces de Benjamin Yusupov avec Petr Rudzica et Juan José Mosalini. Elle éclaire également plusieurs expositions (Musée d'Art moderne de la ville de Paris, Musée du Luxembourg, Musée d'Art moderne de Prato...) et travaille régulièrement à l'étranger (Ethiopie, Turquie, Arménie, Italie, Etats-Unis, Allemagne...).

A l'opéra, elle éclaire **Le mariage sous la mer** de Maurice Ohana mis en scène par Antoine Campo, **Didon et Enée** d'Henry Purcell mis en scène par Jacques Osinski sous la direction musicale de Kenneth Weiss au Festival d'Aix-en-Provence, **Le Carnaval et la Folie** d'André-Cardinal Destouches mis en scène par Jacques Osinski sous la direction musicale d'Hervé Niquet, créé au Festival d'Ambronay puis repris à l'Opéra-Comique, **Iolanta** mis en scène par Jacques Osinski sous la direction musicale de Tugan Sokhiev au Théâtre du Capitole (Toulouse), **Tancredi** de Gioachino Rossini au théâtre des Champs Elysées (Paris), **Iphigénie en Tauride** de Gluck à l'Opéra national de Paris et **Lohengrin** de Salvatore Sciarrino au théâtre de l'Athénée (Paris).

SOMMAIRE

SUPPORT	JOURNALISTE	
Europe 1	Frédéric	Taddei
France culture	Olivia	Gesbert
France culture	Arnaud	Laporte
RFI	Jean-François	Cadet
Radio libertaire	Evelyne	Trân
L'Humanité	Gérald	Rossi
La Provence	Danièle	Carraz
La Provence	Danièle	Carraz
La Provence	Fabien	Bonnieux
Midi libre		
Vaucluse matin	Julie	Lang-Willar
Vaucluse matin	Julie	Lang-Willar
Télérama	Emmanuelle	Bouchez
La Terrasse		
Sceneweb	Hadrien	Volle
LeDauphine.com	Julie	Lang-Willar
LaProvence.com	Danièle	Carraz
Le Monde - Théâtre au vent	Evenlyne	Trân
JournalZibeline.fr		
Hottello	Véronique	Hotte
Théâtrethèque	Geneviève	Brissot
Le Bruit du off	Yves	Kafka
Le Bruit du off		
Plus de off	Walter	Géhin
Artistikrezo	Hélène	Kuttner
Madinin'art	Michèle	Pigot
Boîte à culture	Céline	Zug
Projecteur TV	Jean-Pierre	Petit
Théâtre du blog	Christine	Friedel
L'Insensé	Chloé	Larmet
Exeunt magazine	Ella	Parry-Davis

Lambert Wilson, Wajdi Mouawad, Denis Lavant et d'autres : les comédiens d'Avignon en vidéo

AVIGNON 2017 Tout au long du festival d'Avignon, retrouvez des comédiens, metteurs en scènes, auteurs. Ils interprètent pour vous un extrait de leur texte, en vidéo, face caméra, les yeux dans les yeux.

Denis Lavant interprète un extrait de *Cap au pire* de Samuel Beckett. Retrouvez son entretien dans [La Grande Table d'été](#) :



Les Masterclasses

du lundi au vendredi de 11h00 à 12h00 et de 19h00 à 20h00

Denis Lavant : "J'aurais pu devenir danseur mais j'ai voulu comprendre la parole, aller vers le verbe"

17/08/2017



PODCAST



EXPORTER

Enregistrée durant le Festival d'Avignon 2017, cette masterclass éclaire les rapports de Denis Lavant au théâtre ainsi qu'au cinéma, son parcours et ses relations avec les cinéastes...



Denis Lavant en 2015 - Crédits : Stéphanie de Sakutin - AFP

Denis Lavant est un comédien de théâtre et de cinéma. Vers 13 ans, il entame des cours d'expression corporelle et parallèlement à ceux-ci, il s'est exercé seul à acquérir des disciplines du cirque : jongler, marcher sur les mains, pratiquer le monocycle, le funambule... Il avait davantage de facilité avec son corps qu'avec la parole mais il s'est rapidement déterminé à devenir comédien après avoir hésité un moment à se diriger vers les arts du cirque dont il aimait l'énergie et l'excentricité. C'est finalement vers la parole qu'il se tourne.

Dans cette masterclass menée par Arnaud Laporte, Denis Lavant nous éclaire sur son rapport au théâtre, au cinéma, sur les relations qui le lient aux cinéastes, sur le travail du corps, sur l'engagement du comédien...

“ Mon option occulte, mon plan de navigation très intime, c'est d'être clown. Le clown appartient au domaine poétique, le poète de la piste.



"Les amants du pont neuf", 1991, Réalisation Leos Carax - Crédits : © Films A2 / Collection Christophe - AFP

“ Le plus grand repère que j'ai sauvegardé pendant ma trajectoire de comédien, c'est le plaisir.

“ Leos Carax a perçu en moi une capacité de jeu naturaliste mais physique, excentrique, c'est le premier qui m'a fait danser... D'autres réalisateurs, ensuite, l'ont fait également, comme Claire Denis... Je ne comprenais pas ce que je faisais mais Leos Carax m'a vu. Je suis heureux d'être tombé sur lui ou sur d'autres metteurs en scène qui ont projeté sur moi un imaginaire qui n'était pas celui, conventionnel, des cours de théâtre.



"Tokyo" de 2008, de Bong Joon Ho, Leos Carax, Michel Gondry - Crédits : Copyright Haut et Court

“ Le comédien est forcément dans une création, dans une proposition, lui-même matériau et démiurge de son jeu.



Denis Lavant et Romane Bohringer dans la pièce « Roméo et Juliette » de William Shakespeare, mise en scène par Hans Peter Cloos au théâtre du Gymnase à Marseille en 1995 - Crédits : Georges Gobet - AFP

“ Le théâtre est un exercice qui n'a pas son pareil, un acte archaïque, un phénomène humain de l'ordre de la cérémonie magique, une assemblée de gens qui acceptent de croire qu'un groupe d'artisans sont des personnages d'une histoire fictive. Ils acceptent cette illusion et d'être à distance et partie prenante de ce qui est en train de se raconter. Au cinéma, c'est factice. Je ne tiens pas à tourner absolument au cinéma car c'est rentrer dans un domaine factice qui veut faire croire que c'est du réel : on a davantage tendance à identifier l'acteur à son personnage, il y a une sorte de confusion que je trouve bête. J'ai aimé en faire, j'aime en faire mais je méfie du cinéma, dans ce que ça implique dans la relation humaine. Je continue l'artisanat du théâtre car c'est un des seuls endroits de l'existence où on peut être sans arrière-pensée dans du présent, vivre un présent le plus absolu possible...



VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES !

François Cervantès, les acteurs révèlent et s'élèvent



"Claire, Anton et eux" de François Cervantès (c) Christophe Raynaud De Lage

Le métier d'acteur est sans nul doute l'un des piliers du festival d'Avignon. A l'occasion de cette 71^{ème} édition du festival IN, le metteur en scène François Cervantès a travaillé avec la relève de ce métier teinté de vocations, d'histoires personnelles, d'ambitions et cimenté par le travail et l'apprentissage sur scène. François Cervantès a rassemblé quatorze étudiants du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique afin de jouer *Claire, Anton et eux*, une création à voir jusqu'à demain 19 juillet au gymnase du Lycée Saint-Joseph.

"Les mots sont des traîtres. Mais ils sont ce qui reste" écrivait Samuel Beckett. Dans le cadre du Festival Off, Denis Lavant est à l'affiche d'un seul en scène au théâtre des Halles. Il présente *Cap au Pire*, un texte du poète et dramaturge irlandais Samuel Beckett, dans une mise en scène de Jacques Osinski. Une performance scénique qui ne fait que confirmer tout le talent d'acteur de Denis Lavant.



OFF

La violence inouïe des mots, du tout et du reste

La mise en scène vertigineuse de Jacques Osinski pour *Cap au pire* met Denis Lavant devant la responsabilité physique de donner corps à ce roman-testament d'un Samuel Beckett flamboyant dans le désespoir.

Avignon, envoyé spécial.

Une nuit, épaisse, lourde, chargée d'inconnu. Sous une lueur grise, presque noire, qui se modèle avec une lenteur extrême sur le vaste écran-rideau semi-translucide qui barre la scène, comme un drapé incertain, Denis Lavant surgit de l'ombre, à peine visible dans un costume de cendres conçu par Hélène Kritikos. Sans autre décor que l'espace immobile, il s'empare des mots. Seul, face au public, fondu dans cette atmosphère, et qui se fige dans un silence palpable.

D'abord lentement, avec des respirations, quelques hésitations roques, il se lance : « *Encore. Dire encore. Soit dit encore. Tant mal et pis encore. Jusqu'à plus mèche encore.* » Et pendant une heure vingt, le comédien ne va pas lâcher d'une virgule l'étrange sonorité, le curieux sens de ce *Cap au pire*, palpitant voyage dont le titre rappelle, avec des accents d'odyssée, des expressions comme cap à l'ouest ou au nord. C'est là un des derniers écrits de Samuel Beckett, publié en 1982 et 1983 pour la traduction française (aux éditions de Minuit). Nobel de littérature en 1969, il avait alors 73 ans, et il s'est éteint à Paris en décembre 1989.

Le mystère au-delà de l'écriture, de l'exprimé, de l'exprimable

L'auteur pousse ici un cri, exprime une souffrance multiple, celle à la fois des mots, qui disent, ou mal ou pas, et de la vie, désordonnée, qui file, bien ou pas.



Sur scène, Denis Lavant *reste figé au centimètre près, obsessionnellement. Ses mains sont comme pétrifiées, nouées, le long des jambes. Seules les lèvres s'agitent.* iFou

En posant la question du comment raconter, comment formuler, comment ne pas trahir, se trahir. Sans donner de réponse, véritablement ? Roman inclassable, sur l'écriture, qui entraîne le verbe dans un labyrinthe, nourri de l'ombre de quelques personnages, comme un vieil homme et un enfant, et une femme, qui surgissent. Sans être présents totalement. Ni absents non plus. Et ce sont des êtres

de chair, de sentiments, relégués dans les marges, comme éléments d'un décor absent et inutile.

Texte sur l'insondable aussi, le mystère au-delà de l'écriture, de l'exprimé, de l'exprimable. Comme le reflet d'une existence de recherche et de création. Toujours au bord d'un vide, d'un gouffre sombre, de l'effacement. « *Comment faire avec ça. Comment écrire encore, se demande Beckett.*

Comment faire encore du théâtre ? Du théâtre en lien au texte, à l'écriture ? *Cap au pire* est une bataille pour que les mots existent encore », résume d'ailleurs Jacques Osinski, le metteur en scène.

Alors il a imaginé un acteur immobile. Statués. Et pourtant immensément vivant. Quelle belle idée, lumineuse dans cette pénombre que fait évoluer, parfois avec des incandescences mouvantes au second plan, Catherine Verheyde, qui a imaginé toutes ces clartés complices.

Un immense tourbillon qui mêle autant d'émotions et de rugosités

Il ne faut pas chercher le début ou la fin de l'histoire. On devine vite. Ou pas. Mais on se laisse happer, bousculer, malaxer dans cet immense tourbillon. Qui mêle autant d'émotions et de rugosités. Denis Lavant reste figé. Au centimètre près. Obsessionnellement. Ses pieds comme rivés au bord d'un écran qui réfléchit la lumière. Ses mains comme pétrifiées, nouées, le long des jambes. Seules les lèvres s'agitent. Le rapport est charnel. Tant et si bien qu'au final, dans la clarté revenue, Lavant, comme sortant d'une transe, électrisé, se dépile, se dépile, comme un danseur de l'immobile, qui retrouve ensemble lumière et oxygène. Comme après une rude traversée du temps. ●

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 29 juillet, à 22 heures. Théâtre des Haïfles, rue du Roi-René. Tél. : 04 32 76 24 51. Reprise à l'Athénée, à Paris, à partir du 5 décembre.



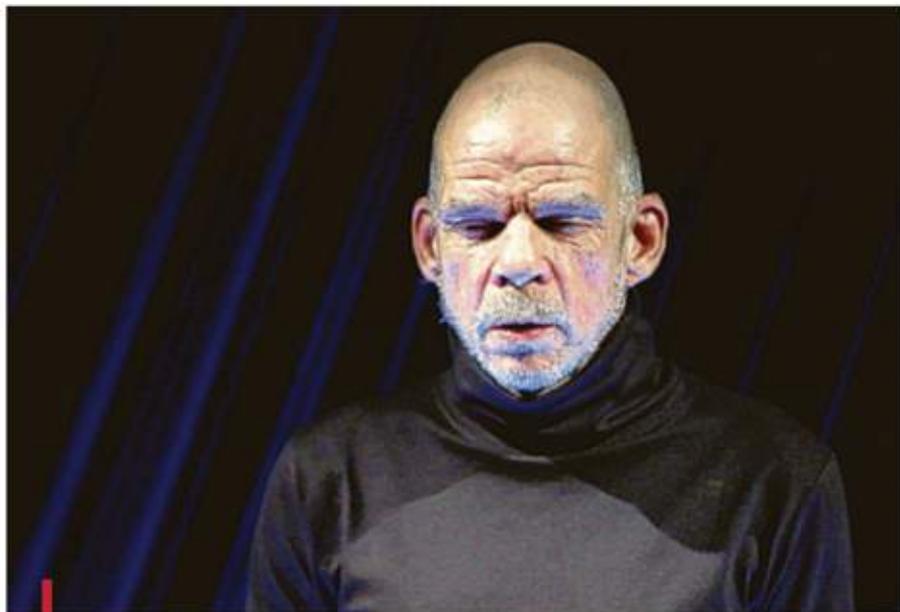
Denis Lavant : "J'aime beaucoup le rire de Beckett"

AVIGNON L'acteur joue aux Halles un monologue de Beckett, ce soir et en juillet

Au cinéma il a été le petit prince cabossé des films-cultes de Leos Carax, "Les amants du Pont Neuf" et "Mauvais sang", auprès de Juliette Binoche. Au théâtre, il a joué pour les plus grands metteurs en scène, Shakespeare, Jarry, Brecht, Thomas Bernhard, Kleist ou Molière. Nominations aux César et au Molière, Molière 2015 pour un Céline hautement perché d'ailleurs joué à Avignon...

Denis Lavant, dirigé par Jacques Osinski, joue ce soir au Théâtre des Halles (Avignon) "Cap au pire", de Beckett. Un spectacle qu'il reprendra pour le Festival du 6 au 29 juillet.

"La Provence" est allée à sa



Cette semaine, Denis Lavant répétait à Avignon la pièce "Cap au pire", qui est jouée ce soir et en juillet, pendant le festival, au Théâtre des Halles.

/PHOTO CYRIL HIELY

"Il s'agit ici d'une exploration vers l'immobilité, la sagesse, le bouddhisme"

rencontre, qui répète la pièce depuis plusieurs jours à Avignon. Il s'est prêté à un dialogue, en riant beaucoup.

■ Danseur-acrobate, funambule indifférent à la chute, vous ne tenez pas en place... Courses à bout de souffle, sauts périlleux, cascades, ou encore, à quelque cinquante ans, percher Ferdinand Céline sur une chaise ou une échelle dans "Faire danser les alligators sur une flûte de pan"... Quelle danse inventerez-vous, immobile dans un carré de lumière pour jouer un Beckett qui n'est que parole, et où le corps tient si peu de place ?

En effet j'aime le mouvement, la danse, mais il s'agit ici d'une exploration vers l'immobilité, la sagesse, le bouddhisme ! C'est cohérent avec la grande maîtrise de Beckett sur les mots, les jeux de mots, la tra-

jectoire d'une parole de plus en plus abrasée vers le néant. Ça ressemble aux expériences des grands explorateurs vers la nuit, les pôles, le froid. Ça ne se fige pas, ça diminue. Le mouvement serait illustratif. Je suis comme un menhir, enraciné dans le sol !

■ "Cap au pire" est un des derniers textes de Beckett. Sa noirceur est encore pire ?

(Rires) Non, il y a un humour noir terrible, à la Topor, des ruptures incessantes. Il se peut que je souris ! J'ai beaucoup, et très jeune, côtoyé les textes de Beckett, j'aime beaucoup son rire, son dénuement, cette réflexion incessante sur soi-même.

■ Y a-t-il des personnages ou des écritures que vous avez préféré jouer ?

J'ai été très maltraité (rires). À

cause de mon physique, on ne me proposait que des rôles de monstre ou de valet. J'ai plus joué Shakespeare que d'autres auteurs. J'ai beaucoup rêvé à Hamlet mais j'y jouais une reine de comédie. Puis j'ai eu la chance que le metteur en scène Hans-Peter Cloos m'offre Roméo. J'ai adoré être un héros romantique, héroïque. Mais d'autre part, je suis toujours heureux d'expériences-limites. Comme pour les clowns que j'ai été très jeune, j'aime les contraintes de toute sorte. Et je retrouve cet inconfort propice dans la langue de Beckett.

■ Votre plus vieux souvenir d'Avignon ?

DL : en 1982 ou 1983, un stage de commedia dell'arte avec Carlo Boso. On avait joué sur des tréteaux une nuit entière sur la place du Palais. J'ai

"Je suis comme un menhir, enraciné dans le sol !"

DENIS LAVANT

joué plusieurs fois ensuite, In ou Off. Mais cette nuit-là est un très beau souvenir.

■ "Cap au pire" commence et finit par le mot : "encore". C'est un peu vous aussi, ce mot ?

Oui. Ça me fait penser à un truc d'enfant, de nourrisson, auquel on raconte une histoire. J'ai un besoin d'avidité primaire... de jouer. **Danièle CARRAZ**

"Cap au pire" au Théâtre des Halles, rue du Roi-René, Avignon, ce soir 20 heures, puis du 6 au 29 juillet au même endroit. Infos : ☎ 04 32 76 24 51



Denis Lavant se glisse chez Beckett, à Avignon

Il a un point commun, un seul, avec Nicolas Sarkozy. Si si. Lui est né à Neuilly-sur-Seine il y a 56 ans, dans une ville où l'ancien Président de la République a lancé sa carrière politique.

Denis Lavant, c'est cet acteur exceptionnel, rugueux chez Leos Carax, houleux chez Bernard-Marie Koltès. Un volcan prêt à rugir, avec une palette de nuances toujours dépourvues de tout apprêt. Jusqu'au 29 juillet, au Théâtre des Halles, Lavant, l'inoubliable interprète des *Amants du pont neuf* (en 1991, avec une Binoche au sommet), est de retour à Avignon dans *Cap au pire* de Samuel Beckett. Le récipiendaire 2015 du Molière du meilleur comédien est ici dirigé par Jacques Osinski.

In. Off, out, Denis Lavant demeure un éternel amoureux d'Avignon-en-juillet. "Je viens ici depuis 1982. Cette année-là, j'avais fait un stage de commedia dell'arte avec Carlo Boso. On avait joué sur des tréteaux une nuit entière sur la place du Palais. J'ai joué plusieurs fois ensuite l'été. Mais cette nuit-là est un très beau souvenir".

Depuis ces années 1980 où il explose aux yeux du grand public cinéphilique chez son double de grand écran Leos Carax (*Mauvais sang*), Denis Lavant a joué alternativement au Festival In (*Ubu roi*) et au Off (*Big shoot*). On l'avait même vu dans une inoubliable lecture musicale de France Culture, avec le chanteur Miossec, dans un duo nocturne au musée Calvet. "Pour un acteur, les conditions sont plus confortables dans le In. Surtout, dans le In, on est certain que le spectacle va tourner", note l'artiste, qui affectionne la Cité des Papes "et ses rues pas raisonnables, qui font des détours peu rigoureux".

"Ça ressemble aux expériences des grands explorateurs"

Lavant, c'est aussi une sacrée personnalité dans une société formatée à outrance. Un lascar capable de s'emporter face aux forces de l'ordre qui bloquent une rue d'Avignon (lors de la grève des intermittents) ou de soliloquer, pas uniquement à l'eau minérale, lors d'une conférence de presse qui a pignon sur rue...

Au Théâtre des Halles, il s'empare du dernier texte de Beckett. L'écrivain s'y escrime à décrire le monde le moins mal possible, c'est-à-dire, en langue et en esprit "beckettien", non dépourvus d'humour irlandais... Dire encore et encore la vie comme elle va, vers le néant, forcément, mais pas encore. Ici, debout à la lisière d'un étroit rectangle de lumière, ombre lui-même, une heure vingt-cinq durant, il ne bouge pas un doigt de pied (nu), ni ses mains collées sur les cuisses. Seul son crâne rasé émerge du noir, à peine une ride parfois barre son front.

Présent à Avignon-sur-scène depuis fin juin, pour peaufiner au millimètre ce spectacle à part, le comédien, qui a joué Jarry, Brecht, Thomas Bernhard ou Kleist, dé-

clare à *La Provence*: "J'aime le mouvement, la danse. Mais dans *Cap au pire*, il s'agit d'une exploration vers l'immobilité, la sagesse, le boudhisme! C'est cohérent avec la grande maîtrise de Beckett des mots, les jeux de mots, la trajectoire d'une parole de plus en plus abrasée vers le néant. Ça ressemble aux expériences des grands explorateurs vers la nuit, les pôles, le froid. Ça ne se fige pas, ça diminue. Je suis comme un menhir, enraciné dans le sol!"

"On ne me proposait que des rôles de monstre ou valet"

"Les mots sont des traîtres. Mais ils sont ce qu'il reste", écrivait Samuel Beckett. "Il y a un humour noir terrible, à la Topor, des ruptures incessantes", stipule Denis Lavant. "Il se peut que je souris! J'ai beaucoup, et très jeune, côtoyé les textes de Beckett. J'aime beaucoup son rire, son dénuement, cette réflexion incessante sur soi-même".

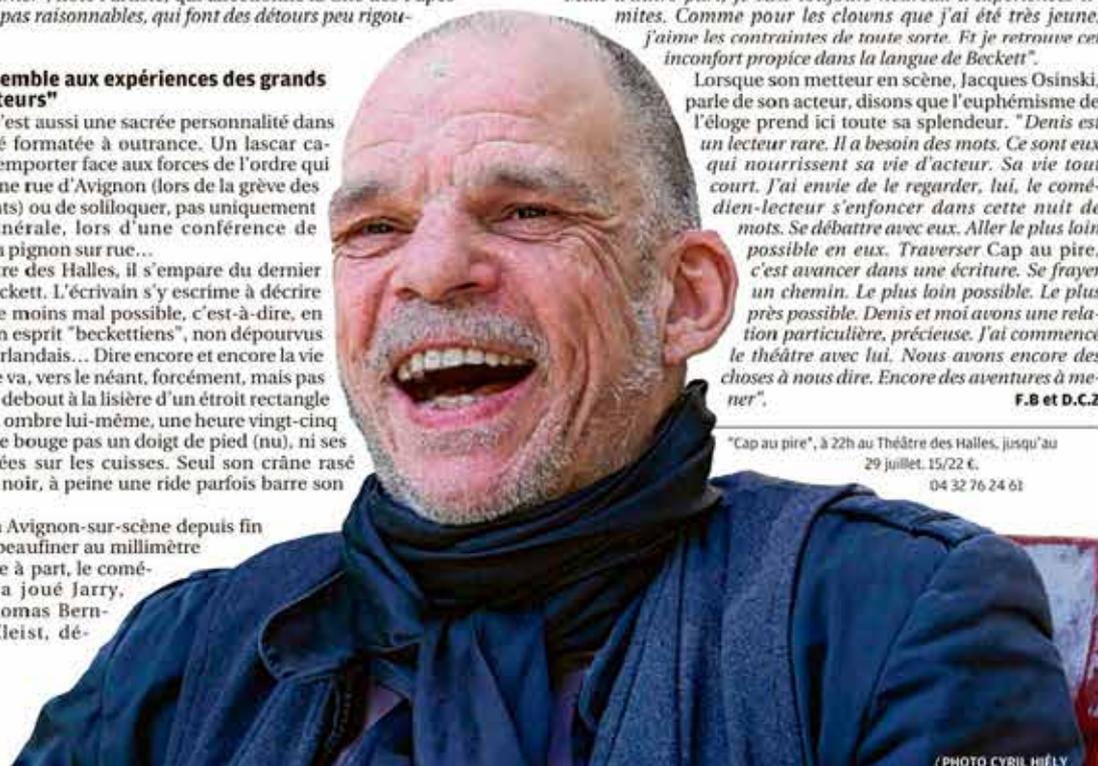
A regarder Lavant et à rester sur la première impression, on peut le penser exclusivement taciturne. Ce serait une erreur flagrante. Car le bougre conserve son humour pince-sans-rire de Caliméro délibérément surjoué. Notamment quand il évoque sa carrière. "J'ai été très maltraité (rires). À cause de mon physique, on ne me proposait que des rôles de monstre ou de valet. J'ai plus joué Shakespeare que d'autres auteurs. J'ai beaucoup rêvé à Hamlet mais j'y jouais une reine de comédie. Puis, j'ai eu la chance que le metteur en scène Hans-Peter Cloos m'offre Roméo. J'ai adoré être un héros romantique, héroïque.

Mais d'autre part, je suis toujours heureux d'expériences-limites. Comme pour les clowns que j'ai été très jeune, j'aime les contraintes de toute sorte. Et je retrouve cet inconfort propice dans la langue de Beckett".

Lorsque son metteur en scène, Jacques Osinski, parle de son acteur, disons que l'euphémisme de l'éloge prend ici toute sa splendeur. "Denis est un lecteur rare. Il a besoin des mots. Ce sont eux qui nourrissent sa vie d'acteur. Sa vie tout court. J'ai envie de le regarder, lui, le comédien-lecteur s'enfoncer dans cette nuit de mots. Se débattre avec eux. Aller le plus loin possible en eux. Traverser *Cap au pire*, c'est avancer dans une écriture. Se frayer un chemin. Le plus loin possible. Le plus près possible. Denis et moi avons une relation particulière, précieuse. J'ai commencé le théâtre avec lui. Nous avons encore des choses à nous dire. Encore des aventures à mener".

F.B et D.C.Z

"Cap au pire", à 22h au Théâtre des Halles, jusqu'au 29 juillet, 15/22 €, 04 32 76 24 61



/PHOTO CYRIL HIÉLY



OFF

En vedette

Les 1350 rendez-vous du Off (7 au 30 juillet) constituent une jungle où le meilleur côtoie le pire, où des vedettes voisinent avec d'illustres inconnus. Daniel Mesguich qui a ses habitudes au Chêne Noir y revient avec *Au bout du monde* d'Olivier Rolin. Dans ce même lieu, Clémentine Célerié et Jean-Pierre Bouvier empruntent *La Route de Madison* d'après RJ Waller.

Au théâtre des Halles, Denis Lavant joue *Cap au pire*, texte peu connu de Beckett.

Le Off a aussi ses people. L'animateur télé Patrice Laffont est à l'affiche du *Dernier carton* (BO, Novotel centre) et le journaliste Christophe Barbier donne la réplique à Marc Jolivet dans *Nous présidents* (Chien qui fume).

Depuis quelques années les humoristes débarquent en masse: Les Chevaliers du Fiel, Mathieu Madénian et Thomas VDB, Eli Semoun, Cauet, Yvan Le Bolloc'h, Pierre-Emmanuel Barré, Anthony Joubert, Lamine Lezghad...

On entendra aussi au théâtre de L'Oulle (du 14 au 18 juillet), *Lettre aux escrocs de l'islamophobie qui font le jeu des racistes*, texte posthume de Charb, assassiné dans la tuerie de Charlie Hebdo.



AVIGNON | Au théâtre des Halles jeudi "Cap au pire" avec Denis Lavant



Denis Lavant avait reçu en 2015 Le Molière dans la catégorie "Seul en scène" pour "Faire danser les alligators sur la flûte de Pan".

Archives photo Le OUV J.-L. W

En avant-première de la prochaine édition du Festival Off : "Cap au Pire" de Samuel Beckett au théâtre des Halles !

Le comédien Denis Lavant sous la direction du metteur en scène Jacques Osinski sera en résidence au Théâtre des Halles cette semaine pour cette création dont la première représentation aura lieu, le 9 juin à 20h.

Beckett place "le pire" au cœur de l'écriture

Avec Cap au pire, Samuel Beckett signe en 1983 une œuvre intense, très exigeante, où délibérément il place "le pire" au cœur de l'écriture, dans tous les sens du terme.

« Un homme s'enfonce dans une forêt des mots. Il sait qu'il ne trouvera ja-

mais celui qui est juste mais il essaie. ». Le metteur en scène Jacques Osinski, en confiant à l'acteur Denis Lavant, les mots de Beckett fait un choix particulièrement judicieux et sans aucun doute possible, suscite le désir auprès du public de se précipiter au Théâtre des Halles ce jeudi.

Car rappelons-le Denis Lavant est un acteur plus que talentueux qui dans chacune des créations où il a pu être présent, incarne avec tant virtuosité ses personnages que le public en a le souffle coupé !

J.L.W

"Cap au Pire", le 9 juin, à 20h, au Théâtre des Halles, rue du Roi René, à Avignon. Tarif 13€. Location : 04 32 76 24 51.



RENCONTRE AVEC DENIS LAVANT | "Cap au Pire" au théâtre des Halles jusqu'au 29 juillet

« Beckett, une rencontre d'ado »

Récompensé en 2015 par le Molière du seul(e) en scène pour la pièce "Faire danser des alligators sur une flûte de pan", Denis Lavant investit à nouveau le plateau en solo avec "Cap au Pire" de Samuel Beckett, dans une mise en scène de Jacques Osinski.

→ **Qu'est-ce qui a suscité en vous le désir de monter ce texte ?**

«C'est de saison. Je suis tombé sur le titre, c'est un titre très nihiliste, un texte pas si abordable que ça... Ça méritait une navigation, comme j'ai un peu une connaissance de Beckett... C'est une rencontre d'ado comme théâtralité... Et puis Jacques Osinski m'en a parlé quand on s'est retrouvés il y a un an.»

→ **C'est un texte très exigeant ?**

«J'ai passé deux semaines plongé dans le texte, en allant toujours dans le sens, au concret du texte pour dépasser l'homélie, tout faisait sens. Un appauvrissement du langage confronté au néant parce qu'il perçoit la vision, c'est charmant, pas à pas. Un humour fin et scientifique, absurde et une expérimentation scientifique comme les explorateurs ! Il y a toujours l'humour et le texte ne peut pas être très noir. C'est à la Buster Keaton, très fin.»
«Ma curiosité, c'est comment les spectateurs vont partager et entrer dedans. Avec Jacques, on travaille

beaucoup en tête à tête, créer un conditionnement, centrer dans quelque chose d'austère assez implacable et très familier avec le texte.»

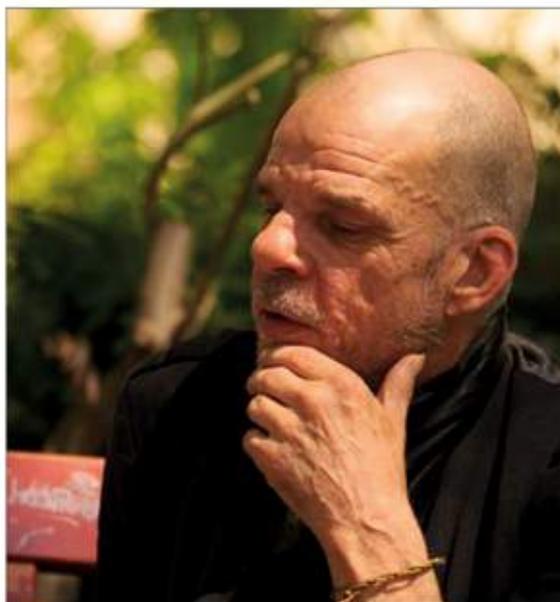
«La réflexion, le rythme hypnotique, musical et si ça provoque comme la fin de ce film rare de Beckett avec Buster Keaton... Il le filme de dos et les gens ont un rapport d'épouvante, un effet "slapstick" du comique répétitif chez Beckett, il est constant dans ses textes, une épure, un langage qui tient juste en l'air par le sens, il faut y entrer dès le début "Pire moindre", il se dédouane à tout prix, le minimum. Je soupçonne que ça puisse rendre les gens très mal à l'aise.»

→ **Et pour la mise en scène ?**

«Qu'est-ce qu'on va faire là-dessus, du naturalisme ? Beckett à sa table (rires) non, une station faire le menhir, une vision, communiquer plus par un jeu de lumières, un processus d'immobilité, très vivant, garder toute la circulation, tête baissée, un champ étroit, vide infesté d'ombre, tendre le matériau au spectateur. C'est oppressant pour moi-même dans cette rétention, vous sculptez les mots, le mouvement intérieur. C'est intéressant pour moi de commencer Beckett par la fin de son œuvre !»

Propos recueillis par
Julie LANG-WILLAR

"Cap au Pire" Au théâtre des Halles. À 22h.
Du 6 au 29 juillet.
Relâche les 10, 17 et juillet.
Location : 04 32 76 24 51



Denis Lavant s'immerge dans le texte de Beckett. Photo Fou pour Le Pôle Média

L'INFO EN +

BIO EXPRESS

Né le 17 juin 1961. Très tôt, il s'initie au théâtre de rue et à l'art du mime avec Carlo Boso. Intègre le conservatoire et a pour professeur Jacques Lasalle. À 20 ans, Léo Carax le découvre à IANPE sur simple photo. Il devient son « acteur » et joue dans "Mauvais sang", "Les amants du Pont Neuf". Prix : en 2012, il reçoit le Molière du meilleur acteur pour "Holy Motors". En 2015, Il reçoit le Molière du seul(e) en scène pour "Faire danser des alligators sur une flûte de pan". 2013 : "Faire danser des alligators sur une flûte de pan", mise en scène d'Ivan Morane.

Un seul en scène sobre et exceptionnel

Avec "Cap au Pire", l'auteur Samuel Beckett signe en 1983 une œuvre hyperconcentrée, intense dans laquelle il place délibérément « le pire » au cœur de son écriture et c'est peu dire ! Le metteur en scène Jacques Osinski signe une mise en scène radicale, d'une efficacité redoutable et en choisissant l'acteur Denis Lavant pour interpréter ce texte, il ne pouvait faire de meilleur choix. On découvre ainsi un Denis Lavant d'une sobriété, d'une justesse de ton presque métronomique, donnant à voir et à entendre au public la pen-

sée de l'auteur en pleine création, jouant avec lui-même, la logique de sens et son contenu « Ajouter. Jamais ».

Et pour parachever l'ensemble de ses partis pris, Jacques Osinski a privilégié une scénographie minimaliste où seule une petite page blanche projetée au sol, sur le devant du plateau, illumine le comédien qui se tient dessus, de bout en bout pendant toute la durée du spectacle dans un quasi-immobilisme. Les passionnés de Beckett se régaleront à découvrir ce texte de cette façon.

J.L.W

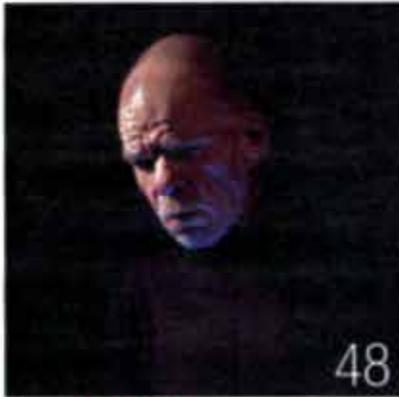


Denis Lavant dans Cap au Pire, mise en scène Jacques Osinski. Photo FOU Pôle Média

Télérama

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

SECOUÉS



48

Dans **CAP AU PIRE**, les mots de Beckett vivent intensément dans la voix rauque de Denis Lavant.

Télérama 3524 26/07/17 39



Une splendide performance d'acteur, orchestrée par Jacques Osinski.

CAP AU PIRE

THÉÂTRE
SAMUEL BECKETT

La condition humaine selon Beckett. Un texte ardu, extrême, dont Denis Lavant, seul et immobile dans la pénombre, parvient à restituer l'intensité.

TT
Autant prévenir : on ne ressort pas de ce parcours en compagnie de Denis Lavant en sautillant. Car, cette fois, l'acteur ne révèle ni sa puissance de clown, ni sa passion dévoreuse des planches : il dit du Beckett, l'écrivain qui a passé la condition d'homme au hachoir de l'absurde, voire du désespoir, jusqu'à ce qu'il ne reste plus aux humains que le langage pour exister. Et encore... Il s'agit en outre d'un texte extrême. L'avant-dernier, écrit en anglais par l'Irlandais francophone sept ans avant sa disparition en 1989, et non traduit par ses soins tant il redoutait d'y replonger. Et d'en souffrir.

Il faut pourtant courir voir ça, au Théâtre des Halles, ce lieu permanent entre pierres et jardin que dirige Alain Timár à Avignon. Pour y apprécier une splendide performance d'acteur-passeur d'un texte ardu, et y vivre une

expérience de vadrouille métaphysique. La vie, la mort, la vieillesse qui désarticule le corps et peut-être la pensée, tout défile dans ces phrases courtes avec des trous, dans les trous mêmes. Sollicité par le metteur en scène Jacques Osinski, dont on connaît la sensibilité littéraire, l'acteur a relevé le défi. Au bord de la scène, planté debout dans la pénombre, mains le long du corps, tête inclinée doucement relevée, il est là, intensément. Les mots vivent dans sa voix rauque et s'envoient comme des particules de matière brute : « les os », « le sol », « le corps », « la mèche » (qui s'éteint) nous enveloppent. Et l'on rit aussi malgré toute cette humeur noire...

— **Emmanuelle Bouchez**

1h25 | Jusqu'au 29 juillet, Théâtre des Halles, Avignon (84), tél. : 04 32 76 24 51 ; du 2 décembre au 14 janvier, L'Athénée, Paris 9^e, tél. : 01 53 05 19 19





La Terrasse

256

UNE FURIEUSE
ENVIE
DE CULTURE



UNE FURIEUSE
ENVIE
DE CULTURE

Grandes entretiens

Théâtre des Halles / de Samuel Beckett / mes Jacques Osinski

CAP AU PIRE

Publié le 25 juin 2017 - N° 256

22 ans après avoir créé son premier spectacle avec Denis Lavant, le metteur en scène Jacques Osinski retrouve le comédien dans *Cap au pire* de Samuel Beckett.



Débit photo : DR Légende - Jacques Osinski, metteur en scène de Cap au pire.

Cap au pire est un texte très particulier. Que représente-t-il pour vous ?

Jacques Osinski : C'est une œuvre singulière, une œuvre de la dernière période de Beckett. Pour moi, il s'agit d'une aventure. Une aventure dans un cerveau. L'écrivain est en train d'écrire. Beckett cherche l'écriture. Il y a là un crâne. Un corps. L'image d'un homme et d'un enfant qui se tiennent par la main. Beckett se demande comment écrire encore, que faire encore avec cela... C'est vraiment très beau.

Quelle lecture de cette œuvre faites-vous à travers votre mise en scène ?

J. O. : Je m'efforce de faire entendre le texte dans toute sa nudité. C'est comme une sculpture d'Alberto Giacometti. Et il ne faut surtout pas chercher à le représenter. Il faut se laisser porter par la musicalité des mots, des sens, comme dans une partition. L'espace très sobre, minimal, que j'ai créé cherche à traduire les sensations, les mouvements de l'écriture. Je pense beaucoup à Pierre Soulages également. *Cap au pire* parle de l'obscurité, de la pénombre. Ce qui est aussi très touchant, c'est que Beckett annonce la fin avec une sérénité et une douceur presque rassurantes.

« Beckett se demande comment écrire encore, que faire encore avec cela... »

Qu'est-ce qui a motivé votre choix d'acteur pour ce monologue ?

J. O. : Quand j'ai lu ce texte j'ai tout de suite pensé à Denis Lavant. Beckett parle beaucoup de la voix. Et Denis a ce timbre de voix si particulier, cette voix presque cassée. Cela m'a semblé évident. D'autre part, Denis est un grand lecteur. Il faut un amoureux des mots pour interpréter ce texte. Pour moi, c'était l'interprète idéal.

Quelle relation vous lie à Denis Lavant ?

J. O. : J'ai fait mon premier spectacle professionnel avec Denis il y a 22 ans : *La Faim* de Knut Hamsun, au Théâtre de la Cité internationale, à Paris. Cela a été une aventure extraordinaire ! C'est un acteur engagé, généreux, très ouvert et surtout très singulier. Je crois que nous nous comprenons bien. Et cela ne passe pas forcément par beaucoup de mots.

/ critique / Denis Lavant droit comme un roc dans Cap au pire

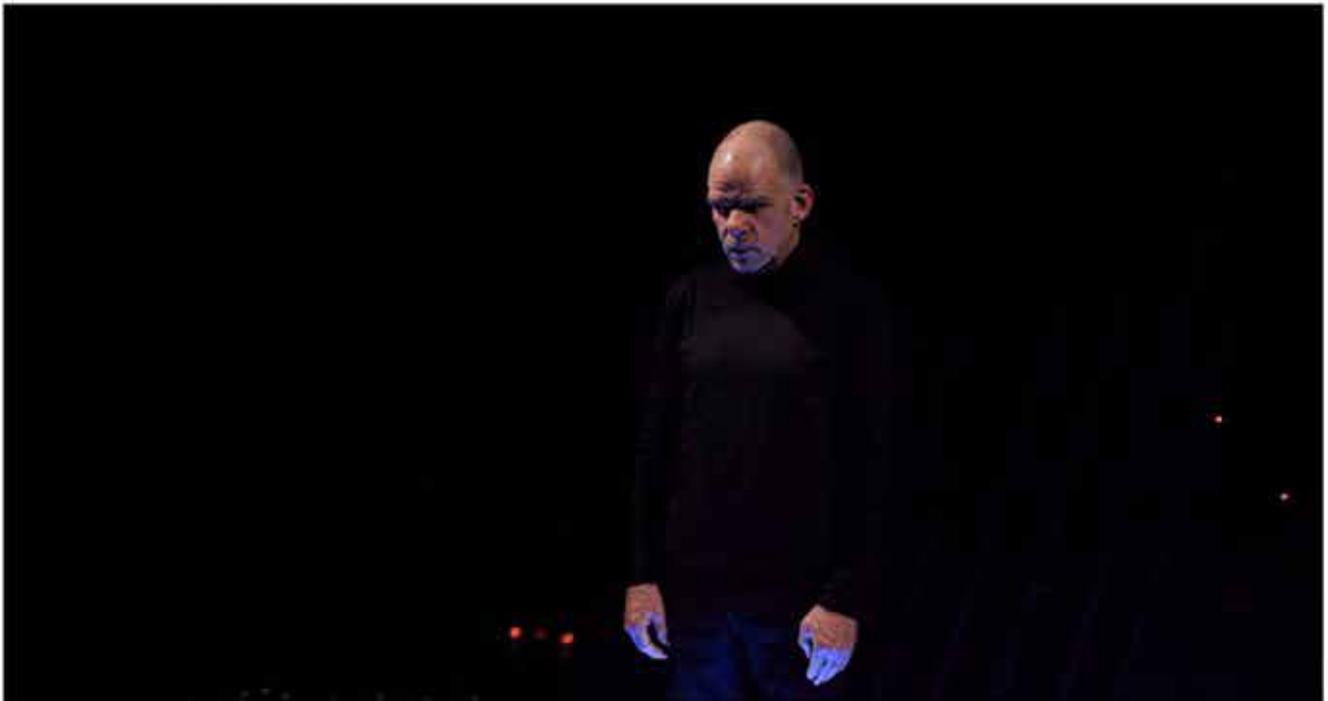


photo Ifou pour le Pole Media

Jacques Osinski met en scène Denis Lavant dans le roman de Samuel Beckett, *Cap au pire*. Un texte particulièrement austère, interprété par un comédien dans une totale maîtrise de soi. Au Théâtre des Halles au OFF d'Avignon avant la tournée.

L'idée de **Samuel Beckett** en écrivant ce roman était, en bref, de trouver la pire des manières de raconter une même histoire. Celle-ci, tournant autour de quelques personnages, ne respecte aucun code narratif cohérent. Il s'agit d'une suite de mots, rendue complexe par la répétition et les légères variations qui la caractérise. **Un exercice littéraire de haut vol qu'il est nécessaire de connaître et d'apprécier pour prendre du plaisir** dans cette adaptation scénique d'une grande austérité.

Denis Lavant entre sur scène à pas de loup, pose ses pieds sur le côté d'un rectangle de lumière. Il ne bougera pas d'un pouce pendant toute la représentation. Les changements imperceptibles se font en arrière scène avec quelques lumières, et par la modulation de la voix du comédien. Et quelle voix ! Elle seule est hypnotique et nous fait perdre le sens, de toute façon, y en a-t-il vraiment un ? Les spécialistes trancheront, le spectateur lambda peut être délicieusement perdu.

Mais si certains peuvent prendre un plaisir fou à l'expérience, il est possible que ce soit l'inverse pour d'autres. Le minimalisme, l'économie de mouvements et la difficulté des phrases peuvent être des obstacles redoutables ! L'exercice est lent, forcément long, mais techniquement irréprochable. Dedans il y a le meilleur, et forcément le pire.

VAUCLUSE

Avignon: "Cap au pire" avec Denis Lavant



En avant-première de la prochaine édition du Festival Off : "Cap au Pire" de Samuel Beckett au théâtre des Halles !

Le comédien Denis Lavant sous la direction du metteur en scène Jacques Osinski sera en résidence au Théâtre des Halles cette semaine pour cette création dont la première représentation aura lieu, le 9 juin à 20h.

Beckett place "le pire" au cœur de l'écriture

Avec Cap au pire, Samuel Beckett signe en 1983 une œuvre intense, très exigeante, où délibérément il place "le pire" au cœur de l'écriture, dans tous les sens du terme.

« Un homme s'enfoncé dans une forêt des mots. Il sait qu'il ne trouvera jamais celui qui est juste mais il essaie. ». Le metteur en scène Jacques Osinski, en confiant à l'acteur Denis Lavant, les mots de Beckett fait un choix particulièrement judicieux et sans aucun doute possible, suscite le désir auprès du public de se précipiter au Théâtre des Halles ce jeudi.

Car rappelons-le Denis Lavant est un acteur plus que talentueux qui dans chacune des créations où il a pu être présent, incarne avec tant virtuosité ses personnages que le public en a le souffle coupé !

P Théâtre des Halles Cap au pire (un vrai coup au coeur)

C'est le dernier texte de Beckett. L'écrivain s'y escrime à décrire le monde le moins mal possible, c'est à dire, en langue et en esprit beckettien (non dépourvus d'humour irlandais) à « rater mieux encore... Dire encore et encore la vie comme elle va, vers le néant, forcément, mais pas encore. Décrire, comme il peut, deux ou trois personnages, ombres dans la pénombre, que seule l'écriture peut arracher à la disparition.

Le metteur en scène Jacques Osinski a confié "Cap au pire" à Denis Lavant, comédien qui bouge plus vite que son ombre.

Ici, debout à la lisière d'un étroit rectangle de lumière, ombre lui-même, une heure vingt-cinq durant, il ne bougera pas un doigt de pied (nu), ni ses mains collées sur les cuisses. Seul son crane rasé émerge du noir, à peine une ride parfois barre son front.

Suspendus à sa voix de basse et à cette silhouette puissante comme une pierre dressée, les spectateurs n'oublieront plus ce « servant », passeur d'une langue toute en ressacs, sans merci, jubilatoire...

Du 6 au 29 juillet à 22h au Théâtre des Halles, relâche les 10,17 et 24 juillet au Théâtre des Halles.

Tarifs : 13/15/22€. Infos et réservations au 04 32 76 24 51. www.theatredeshalles.com



Cap au pire, une déclaration d'amour aux mots, par Denis Lavant le 9 juin aux Halles à Avignon

Cap au pire

• 9 juin 2017, 6 juillet 2017 → 29 juillet 2017 •

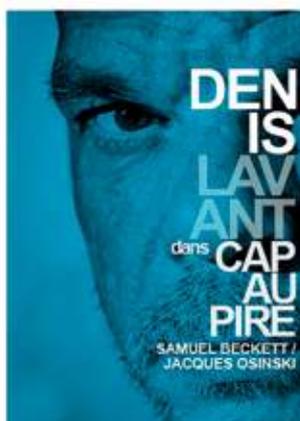


Les mots peuvent être des traîtres. Même si, comme l'écrit Thomas Bernhard dans son discours de réception du Prix Büchner, ils « [...] effacent et détériorent, font honte, falsifient, estropient, assombrissent et enténébrent seulement », ils sont ce qui reste. Jacques Osinski met en scène le court roman de Samuel Beckett, une déclaration d'amour aux mots qu'incarne Denis Lavant. « Encore. Dire encore. Soit dit encore. Tant mal que pis encore. Jusqu'à plus mèche encore. Soit dit plus mèche encore. Dire pour soit dit. Mal dit. Dire désormais pour soit mal dit ». Mais dits.



**CAP AU PIRE de SAMUEL BECKETT – MISE EN SCÈNE
Jacques OSINSKI avec Denis LAVANT – AU THÉÂTRE DES
HALLES – Rue du Roi René, 84000 Avignon – 06 au 29 juillet
2017 – tous les jours à 22 heures –**

Publié le 22 juillet 2017 par theatremouv



Denis LAVANT était l'invité de l'émission DEUX SOUS DE SCÈNE sur Radio Libertaire 89.4, en 2ème partie, le Samedi 3 Juin 2017

<https://soundcloud.com/user-759160677/cap-au-pire-deux-sous-de-scene>

Les mots pourraient-ils vous clouer au sol ? Symbiose mots/corps.

Foutue manne cérébrale ! Evidemment, il y a cette effervescence mentale qui s'empare du langage avec ce désir toujours, plus dévorant de comprendre, expliquer, donner un sens à toutes choses...

Si l'on ne saisit pas que les mots peuvent vous poursuivre comme du bruit vidé de son sens immédiat, sucré, malléable, jouissif, le pourquoi de l'épreuve que s'inflige un homme assigné à résidence par les mots qu'il prononce va nous paraître vain.

Mais imaginons que ce pourquoi soit juste la réponse d'un homme qui vient d'être pincé, bousculé, touché au collet par un flie ou bien la parole d'un enfant, la fiente d'un pigeon sur son chapeau, le « qu'est ce que c'est que ça » d'un quidam furieux d'avoir été dérangé sur son passage par votre présence importune dans un couloir de métro « Poussez-vous, laissez-moi passer, connard ! » Et voici le connard poussé dans le vide, le néant tandis que vous poursuivez votre route car après tout vous pouvez jouer les 2 rôles, celui de l'homme pressé et celui qui vous barre la route.

L'homme de Cap au pire met au pas les mots qui le pressent d'aller on ne sait où sinon vers un néant insubmersible. Stop là ! Ecoutez le ce stop là ! Mémorisez le, répétez le, essayez de découvrir qui a prononcé cette parole ! Mais, il y a encore pire, il y a le « Ferme ta gueule » . C'est vulgaire et alors, mais quand ça passe le mur du son, soudain c'est ras de marée.

L'homme de Cap au pire va jusqu'à dire ce qu'il peut dire et pas davantage sur un rebord de fenêtre. L'espace s'est concentré qui va du corps aux mots et vice et versa, d'où l'apparente immobilité du locuteur.

« D'abord le corps » dit il non pas pour signifier un corps particulier mais le creuset, l'enveloppe, l'habitable, corps cosmique vaisseau qui se déplace dans l'invisible ou bien l'obscurité.

L'homme qui parle manie bien les mots comme des outils qui sont là pour décrire ses tâtonnements d'homme aveugle ou invisible. Curieux voyage ! L'homme qui s'achemine vers une faible lueur, peut-il imaginer qu'il y aurait une lumière inatteignable qui tournerait à vide, en tout cas pour lui ? Peut-il ralentir sa course et imaginer faire coïncider ce qu'il y a de plus mince, de plus concret avec le virtuel ?

Les mots qu'il prononce repoussent le vide, permettent d'imaginer les suintements de cette grotte préhistorique qui a accouché de notre langage familier ou autre. Les mots qui peuvent résonner aussi bien dans la foule que dans le désert deviennent témoins de nos errements, agitations et vaines émotions.

Stalagmites de mots, de mémoire d'homme passé et à venir !

Denis LAVANT incarne cet homme préhistorique qui hante nos cavernes. Donner du corps aux mots même dans la pénombre, comme c'est bizarre, suffit à jaloner nos silences qui crient peut-être sous le poids des mots. Forge d'écrivain, forge pour son magnifique interprète, la feuille de route de Cap au pire ardue et pointilleuse n'en est pas moins captivante !



CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Cap au pire de **Samuel Beckett**, traduction **Edith Fournier** (Editions de Minuit) mise en scène de **Jacques Osinski**

Cap au pire, en anglais *Worstward Ho*, étrange titre dont l'origine est un roman de Kingsley paru en 1927 et intitulé *Westward Ho* (*Cap à l'Ouest*), titre que Beckett détourne. Le texte paraît en 1983, Beckett a soixante-seize ans. Il l'a écrit en anglais et ne s'est pas traduit lui-même, il en a laissé le soin à sa traductrice, Edith Fournier.

« *Encore. Dire encore ? Soit dit encore. Tant mal que pis encore. Jusqu'à plus mèche encore... Dire un corps. Où nul. Nul esprit. Ça au moins... Pour le corps. Où être. Où bouger. D'où sortir. Où retourner. Non. Nulle sortie. Nul retour. Rien que là. Rester là. Là encore. Sans bouger...* »

Vivre, exister, en pleine conscience de soi ou en toute connaissance de cause, savoir que l'on est ici et là au monde et à soi, sans pouvoir s'échapper de ces responsabilités. Une vie est à la fois de contrainte d'un côté, et de liberté de l'autre : être là et fort de soi.

Pourtant, vouloir s'en aller, tout quitter pour partir hors du monde et fuir une intériorité encombrante, en même temps ne cesser de se relever, tenir debout et redresser la tête.

Des images enfouies ressurgissent malgré soi : la marche tranquille d'un vieil homme et d'un enfant se tenant par la main que l'on voit de dos, une vieille femme au dos courbé, un tronc enfin... Des bribes de souvenirs, des images parentales passées, la mort, qui font partie de soi, au plus intime et enfoui qui jamais ne pourra s'effacer ni disparaître.

Être enfin tributaire de la vie, lui reconnaître son pouvoir, ses capacités, ses probabilités.

Tel est l'espoir des mots que porte l'écriture irréversible et absolue de Samuel Beckett : « *Comme parfois ils sonnent presque vrai ! Comme l'ineptie leur fait défaut ! Dire la nuit est jeune hélas et prendre courage. Ou mieux plus mal dire une nuit de veille encore hélas à venir. Un reste de dernière veille à venir. Et prendre courage* ».

La tentation du silence guette Beckett, souligne le metteur en scène Jacques Osinski. Mais *Cap au pire* est une déclaration d'amour à l'écriture, une déclaration d'amour aux mots, même s'ils « *assombrissent et enténébrent* », comme le notait Thomas Bernhard dans son discours de réception du prix Georges Büchner. Faire confiance au verbe comme à la lumière du jour et aux illuminations de la nuit, respirer et ressentir ce souffle.

Les mots restent, et ce qu'il faudrait retenir de *Cap au pire*, ce serait l'encore des mots plutôt que la fin des mots – leur « *courage* », ténacité loyale et belle capacité de refuge et d'envol. C'est aussi le courage pour l'être existentiel de croire encore aux mots. Et même si *Cap au pire* est un voyage aux portes du néant, il est une lumière qui tremble.

En 1996, le comédien Denis Lavant interprétait déjà *La Faim* de Knut Hamsun au Théâtre de la Cité Internationale, sous la direction d'acteur de Jacques Osinski.

Plus de vingt ans plus tard, avec entre temps des retrouvailles sur *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg, l'acteur et le metteur en scène se trouvent encore.

Un beau compagnonnage. L'excellent – mystère et fulgurance – Denis Lavant s'approprie les mots de Beckett avec acuité et profondeur, assurance et témérité.

Mise sobre, pantalon noir et col roulé, le comédien vigilant épouse une concentration admirable : tenue debout, pieds nus sur un petit rectangle de lumière, tête baissée et yeux fermés, il dit les mots irremplaçables, les mots qui font sens et qui font mouche.

Le spectateur apprécie cette visite dans la maison beckettienne, goûtant à recevoir les sonorités et les tonalités de l'art de dire d'un interprète lui-même littéraire et philosophe.

Mots dits, répétitions, récurrences, obsessions et obstinations, suivis de silences et de répit : l'interprète recharge les batteries sensibles d'un raisonnement existentiel vécu.

Un éloge du temps présent qui passe toujours par l'écriture et le théâtre scénique.

Cap au pire

Théâtre des Halles (AVIGNON)

de Samuel Beckett

Mise en scène de Jacques Osinski

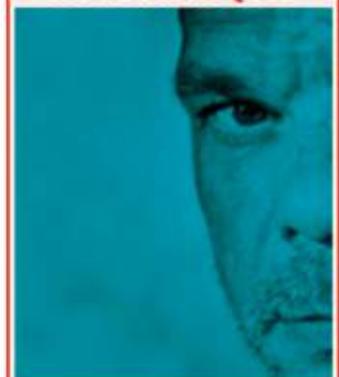
Avec Denis Lavant

"Les mots sont des traîtres. Mais ils sont ce qui reste" Samuel Beckett

Un homme s'enfonce dans une forêt des mots. Il sait qu'il ne trouvera jamais celui qui est juste mais il essaie. Encore. Il essaie toujours. Il sait qu'il va tomber mais il se relève. Il essaie malgré les mots qui trahissent. Les mots sont au bord du vide. Il les rattrape. A moins que ce ne soit eux qui le rattrapent. Les mots le font se tenir debout. Encore. Les mots le font tomber. Les mots l'effacent.

Difficile, difficile, trois catégories de spectateurs : on aime Denis Lavant et Samuel Beckett donc on adore ; on aime Denis Lavant et pas Samuel Beckett, là on reste ébloui par la performance de l'acteur ; on n'aime pas Denis Lavant et Samuel Beckett, à mon avis, on déteste et surtout, qu'est-ce qu'on vient faire dans cette salle ?! Et puis, il y a les curieux qui ne connaissent ni l'un ni l'autre, et qui se rangeront dans l'un des tiroirs. Je suis de la deuxième catégorie. L'histoire : un homme, une femme, un enfant, l'humain, et des mots, des mots répétitifs des phrases sans verbe... Faut être hyperconcentré sinon on est perdu. Voilà, c'est tout ce que je peux dire. Je reste sans voix devant le talent de Denis Lavant, une performance : rester sans bouger, pas même le petit doigt une heure trente. Chapeau. Par contre, pour le texte, je ne sais pas vous l'expliquer..."

INFOS PRATIQUES



© X,dr

Du 06/07/2017

au 29/07/2017

22h, relâches les 10, 17 et 24 juillet.

Théâtre des Halles

4, rue Noël-Biret

84000 AVIGNON

Réservations :

04 90 85 52 57

LEBRUIT DU OFF

« CAP AU PIRE », DENIS LAVANT JUSQU'AU BOUT DE LA NUIT DES MOTS

Posted by [lebruiduoff](#) on 7 juillet 2017 - [Laisser un commentaire](#)



LEBRUIDUOFF.COM – 7 juillet 2017

Avignon OFF 2017 : « Cap au pire » de S. Beckett – mes Jacques Oulak – avec Denis Lavant – Théâtre des Halles, du 6 au 29 juillet 22h, relâches les 10, 17, et 24

Cap au pire, Denis Lavant jusqu'au bout de la nuit des mots

Immobile, les pieds rivés au sol, les bras collés au corps, la tête très légèrement inclinée vers cet étroit rectangle blanc lumineux – contrastant avec l'obscurité l'englobant – où les mots, comme un précipité chimique, après s'être frayés un passage entre les lèvres de l'homme qui a « fin » de vie vont être engloutis pour rebondir à l'environnement dans une litanie quasi névrotique, Denis Lavant, acteur d'ombres et de lumières, arrimé aux mots autant qu'au sol, dévoile sa parole, brute, essentielle, comme si les mots qui jaillissent étaient la dernière planche de salut de l'homme sachant sa fin inéluctable.

L'une des dernières œuvres de Samuel Beckett – au titre qui résonne comme une invitation à un voyage fantomatique – mise en jeu par Jacques Oulak, trouve là dans l'interprète de *Faire danser les alligators sur la flûte de Paris* (CC son interprétation de Céline, au Chêne Noir, Avignon 2014) son envoûtant chaman. Irradié jusqu'aux os par la prose éblouissante du soleil noir de *Cap au pire*, Denis Lavant en délivre une version incarnée, d'une rigueur sans faille, et dont la puissance évocatrice nous transperce de part en part.

« Essayez encore... Rater encore... Rater mieux encore... Rater plus mal encore... Encore plus mal encore jusqu'à être dégoûté pour de bon... Voir pour de bon... Partir pour de bon là où ni l'un ni l'autre ne se rejoignent. » Le texte de Samuel Beckett transcende sa propre noirceur par l'humour implacable de la dérision inscrite en filigrane dans les plis du langage. En effet cet être fixé au sol qui va de manière imminente l'engloutir (on pense aux personnages de *Fin de partie*), n'a plus que les mots – si désarticulés soient-ils, la syntaxe « comme il faut » ayant explosé en vol – pour se sentir pleinement vivant. Ce sont les ratés mêmes de la langue qui, comme les déliés s'opposant aux pleins d'une écriture conventionnelle aseptisée d'où la vie est rejetée, sont seuls aptes à faire entendre la petite musique de ce qui se joue d'essentiel pour l'homme (encore) debout.

Loin d'une énonciation construite surgissent, au détour de ses efforts réitérés pour « Dire, Dire encore, Dire un corps... Se tenir debout... Nul cri... Yeux clos... Occiput au zénith... Nul avenir... », les corps fantasmés d'un vieil homme tenant par la main un enfant, le dos courbé d'une vieille femme, autant de mots reliant l'anti-héros en suris à sa propre histoire vécue ou projetée. C'est là sa Règle du jeu, comme Michel Leiris l'auteur de *Biffares*, il fait de son je éclaté la matière soignée d'un monde, le sien, qui avant de disparaître dans le néant témoigne de sa résistance à être.

Moment de communion rare avec un homme fait acteur, « éclairé » par une scénographie dépouillée, ce combat à mort incarné par Denis Lavant dont l'en-jeu vital est de désobscurcir ce que les mots obscurcissent avant que tout ne cesse, résonne longtemps en nous – pour peu qu'on s'y laisse prendre dans un lâcher prise salutaire – comme une expérience essentielle.

LE BRUIT DU OFF

AVIGNON OFF : NOTRE « TOP 30 » DE L'ÉDITION 2017



Voici notre « TOP 30 » des meilleurs spectacles du OFF 2017. Un OFF plutôt plus réussi en termes de qualité des spectacles que celui de l'an passé, avec même quelques « pépites » à ne pas rater... Cette sélection comme vous le savez est le fruit de l'ensemble des collaborateurs du BDO pour cette 8e saison. Forcément subjective, fièrement assumée.

Le fils – La Manufacture

Les déclinaisons de la Navarre – La Manufacture

Néant – Théâtre de L'Oulle

Vivre – Présence Pasteur

Dans la Solitude des champs de coton – Théâtre des Halles

Migraaaants – Chêne Noir

Cap au pire – Théâtre des Halles

Opium – La Manufacture

Radieuse vermine – Chêne Noir

Sandre – La Manufacture

Ada / Ava – Chêne Noir

Prison Possession – Gilgamesh Belleville

Moi, la mort, je l'aime... – La Manufacture

F(I)ammes – Théâtre des halles

Les passagers de l'Aube – La Luna

Les Ailes du désir – Chien qui fume

As four step – Condition des soies

l'a-démocratie – Gilgamesh

Loki – Présence Pasteur

Lalogiquimpertubabledufou – Théâtre des Halles

Tabula rasa – Théâtre des Doms

Au bout du monde – Chêne Noir

Jésus de Marseille – Théâtre des Halles

Is there life on Mars – Théâtre des Doms

Regardez la neige qui tombe – Petit louvre

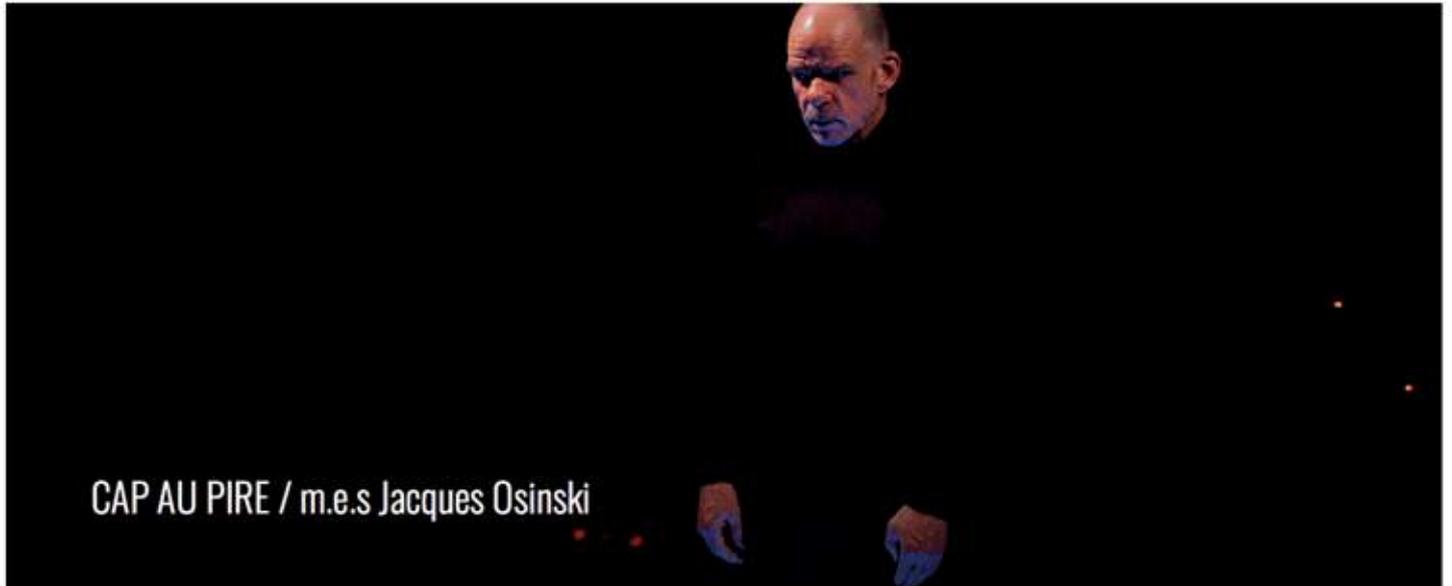
La promesse de l'Aube – Chêne Noir

1336 parole de Fralibs – Gilgamesh Belleville

la violence des riches – Théâtre des Carmes

Un air de Bukowski – Les Ateliers d'Amphoux

Cendrillon – La Parenthèse



Dans la sélection contemporaine de PLUSDEOFF

Un homme se tient debout, bras ballants, dans ce qu'il nomme la pénombre vide, sa verticalité modulée par de rares et faibles oscillations. Sa tête bouge parfois, sans jamais se tourner, elle se hausse brièvement. Son regard fixe quelque Achéron, sur la rive duquel il distingue les silhouettes d'êtres chers, disparus.

Ses mots sont ceux d'une âme rompue, à en vouloir disparaître. Ses mots sont ceux d'un voyage immobile, d'un voyage qui ne se commande pas. Le vide, la pénombre, la tête disparaissent-ils d'un seul tenant ? Les mots se brisent contre une fin qui fuit, alors ils reviennent, dans le désordre, dans le dénuement, prononcer humblement les incantations qui accompagnent le renoncement à soi, cherchant la formule de ce qui ne peut être connu, l'oraison qui indiquera le cap de ce pire tant souhaité.

C'est un Samuel Beckett presque octogénaire, son œuvre derrière lui et appauvri en proches, qui écrit *Worstward Ho*. Le temps n'est plus à être prolix, il recherche le moindre afin de toucher à l'essentiel de ce qui le préoccupe alors. Porter sur scène le moindre et sa langue décharnée impose au metteur en scène un acteur capable d'évoluer dans la pénombre. Et de savoir le diriger vers le vide. Jacques Osinski dirige vers le vide Denis Lavant, de ces rares qui au bord du gouffre semblent déjà l'avoir éprouvé.



Cap au pire : la nuit de mots de Samuel Beckett par Denis Lavant

C'est un spectacle rare, fort, exigeant que celui que propose Jacques Osinski dirigeant le comédien Denis Lavant dans cet ultime texte de Beckett, écrit en anglais et traduit tardivement par

Edith Fournier (éd. Minuit). Dans une pénombre épaisse qui va en s'éclaircissement doucement, bougie qui lentement s'enflamme pour disparaître à la fin, Denis Lavant, debout, pieds nus plantés sur une dalle de lumière blanche, va incarner littéralement, habiter les mots de Beckett, ses bouts de phrases éparses, ses adverbes litaniques et ses silences. C'est un voyage autour du vide, de la disparition, de la figure tremblée, imprécise d'un vieil homme et d'un enfant. Un voyage qui s'appuie sur la fragilité vivante d'un langage en perdition du sens. Denis Lavant, dans une concentration de sphinx, les attrape comme des cailloux, les polit comme des galets, ou comme des bonbons que l'on suce. Les mots ici procèdent par combinaisons d'antithèses et d'analogie. Ce sont des souffles de vie volés au quotidien, des balles enfantines que l'on se renvoie en inversant la phrase. Des mots, des bouts de phrases croqués à la manière d'un Daumier, silhouettes esquissés, aussi fines que des sculptures de Giacometti. On l'écoute captivés par la puissance magique de cette incarnation toute personnelle.

■ AVIGNON

Cap au pire

9 juillet 2017

— Par Michèle Bigot —



Samuel Beckett, M.E.S. Jacques Osinski

Avec Denis Lavant

Festival d'Avignon off 2017, Théâtre de Halles, 6=>29 juillet 2017

Cap au pire est l'avant dernière nouvelle de Beckett. Le titre original repose sur un jeu de mots Worstward Ho à partir du titre de l'œuvre de Charles Kingsley Westward Ho ! De « cap à l'ouest » on est passé à « cap au pire », plus d'aventure et plus besoin du point d'exclamation. L'humour grinçant n'étant pas la moindre qualité de Beckett, on appréciera ce que ce nouveau titre contient de désespoir programmé. Crépuscule d'une vie, et crépuscule d'une écriture qui revient en boucle sur elle-même et creuse le sillon de ses obsessions. Ecrire le pire, aller vers sa fin, programmer sa propre disparition : plus d'histoire, plus de personnages : ou, si on veut, l'histoire d'un texte qui s'écrit (s'écrit) en direct, sans pilote et sans gouvernail. Une gageure !

C'est une nuit. Une nuit d'insomnie, une nuit d'écriture. Une lueur brille encore (« une mèche »), assez pour éclairer une page, pour laisser entrevoir des silhouettes : un vieil homme avec un enfant qui s'accroche à sa main (un enfant mort ??), une vieille femme. Et par-dessus ces corps fantomatiques qui semblent avancer vers l'obscurité dans une démarche hésitante, arrêtée puis reprise, l'appel du vide, d'un texte qui tournerait à vide. La tentation de la disparition, et si possible, de la disparition de la disparition. Des corps morcelés, des troncs, une douleur, une tête qui émerge, des mains en gros plan, comme dans un mauvais rêve. Pas de début et pas de fin, des mots qui tournent en rond, reviennent en boucle comme une obsession. Fixer tout cela sur le papier, relever le défi de l'existence, dire tout cela sur scène, se jouer des limites. L'espace lui-même n'est plus que « vastitude ». Le style est à l'unisson, phrases syncopées, adverbiales, énumérations : disparition des verbes et des sujets, miroir de l'effacement qui vient.

Et c'est ce que restitue exactement la scénographie, disposant devant un rideau-écran un homme noir vacillant au bord du vide (un rectangle de lumière blanche devant ses pieds). Et en réplique, derrière l'écran un autre carré lumineux, réplique amoindrie du premier, jouant dans l'espace le rapport entre page blanche réelle et page blanche fantasmée. Puis l'obscurité dévore l'arrière-plan, percée à intermittence par des lumignons fragiles, à peine perceptibles. Peu de lueurs dans cette nuit de l'esprit qui tend inexorablement vers la nuit du corps. Quant à l'acteur (Denis Lavant), il incarne une frêle présence, un homme figé dont seule la tête continue imperceptiblement à changer d'orientation pour recevoir fugitivement une pâle lumière qui accuse la fatigue de l'expression.

Méditation sur la mort, sa propre mort, sur celle des proches, de l'enfant, la disparition lente de la vie dont le corps épuisé se vide, le texte lui-même qui perd sa substance pour devenir une sorte de mantra ? Il ne faut pas attendre que ce texte délivre des réponses ; il est plutôt une émanation verbale de l'angoisse existentielle, un essai de pure négativité.

Après Sami Frey en 2012, Jacques Osinski relève le pari : dans une mise en scène que n'aurait pas désavouée Claude Régy, il donne au plateau la dimension spectrale propre à la nuit de l'écriture, aidé en cela par un comédien inspiré et parfaitement respectueux du texte. Pari réussi, les spectateurs sont tendus dans un silence épais, captifs de cette mélancolie, vibrant à l'unisson avec l'acteur.

AVIGNON : DENIS LAVANT MET LE CAP SUR LE OFF



Denis Lavant sera au Théâtre des Halles durant tout le festival d'Avignon © Céline Zug

Denis Lavant sera sur la scène du Théâtre des Halles vendredi 9 juin pour l'avant première de "Cap au pire" puis du 6 au 29 juillet pendant le festival Off. Le comédien s'empare d'un texte méconnu de Beckett qui dit l'amour des mots.

Denis Lavant sort tout juste d'une résidence au **Théâtre des Halles** pour la création "**Cap au Pire**". Il présentera en avant-première cette pièce de Beckett ce vendredi 9 juin à 20 heures, avant de la jouer durant tout le festival. B&C a rencontré le comédien entre deux répétitions. "Cette fin de résidence est très bien, on n'est pas encore dans le bouillon du festival, ça permet de goûter l'atmosphère, de savoir comment on joue, d'avoir une première expérience et d'avoir une confrontation au public". Denis Lavant n'est pas un comédien ordinaire, pas plus que ces choix de textes. C'est une gueule, une présence, une intelligence qu'Avignon a su apprivoiser : "Je suis un habitué irrégulier et j'aime beaucoup cette ville, même hors festival, on profite mieux de la ville, des ses petites ruelles. J'ai arpenté Avignon dans tous les sens, dans tous ses états ... Au début des années quatre-vingt j'ai commencé dans la rue avec un stage de Carlo Boso (...) une très bonne expérience". Depuis il a joué dans plusieurs lieux de la ville, mais jamais dans le "IN". "Je suis pas vraiment comédien (...). Je suis cantonné dans le Off (...) c'est pas le même confort. C'est comme une mégapole où il y aurait le palais et les bidonvilles dans une frénésie de théâtre, j'attends le moment de la révolution où le Off prendra d'assaut la Cour d'honneur (...) une sorte d'utopie à l'envers".

LE CINÉMA L'A RÉVÉLÉ AU GRAND PUBLIC

Bien que le cinéma ne soit pas sa préoccupation première, il y a imprimé des personnages tel qu'Alex, sorte de clochard céleste dans "Les Amants du Pont Neuf" de Leos Carax. "J'ai besoin d'un cadre, et c'est pas toujours le cas dans le cinéma, il me faut un vrai projet comme avec Leos qui est un cinéaste d'exception, j'ai eu la chance de tourner avec des artistes très différents qui m'ont beaucoup appris et avec qui j'ai aimé travailler. Il est évident que ça donne tout de suite une notoriété immédiate mais je cours pas après ça". Les Avignonnais n'ont pas fini de croiser cet homme lunaire qui marche en récitant son texte, comme possédé par les mots, ceux des autres qu'il fait siens, pour mieux les offrir au public. Durant une heure, il livrera ce vendredi 9 juin, puis pendant le festival, une partition de Beckett bien peu connue : "Il s'agit du dernier texte de Beckett qui n'est pas théâtral, j'ai fréquenté la littérature assez jeune et ce texte ne m'avait pas plu, je ne l'avais pas compris, il a été très peu joué, je crois que Sami Frey s'y est essayé, mais c'est un magnifique texte".



FESTIVAL D'AVIGNON 2017 - THÉÂTRE DES HALLES DIRECTION ALAIN TIMAR; 15 SPECTACLES, 8 CRÉATIONS À L'AFFICHE

juin 6, 2017 · Écrit par [Jean Pierre Pect](#) · Publié dans [Théâtre](#)



© Jean Pierre Pect

Alain Timar et les représentants des compagnies invitées, auteurs ou metteurs en scène pour la plupart. À ses côtés (à droite sur la photo) : Zabou Breitman et Denis Lavant, seul en scène dans *Cap au pire* de Samuel Beckett.

Présentation de la saison d'été au Théâtre des Halles, lors du Festival d'Avignon, 6 au 29 juillet, où la Cité des Papes devient capitale internationale de l'Art Vivant.

Sous la direction d'Alain Timar, le théâtre des Halles poursuit depuis plusieurs décennies un chemin exigeant, se confrontant aux grands textes contemporains tout en se montrant attentif aux écritures et expériences théâtrales nouvelles. Il est de ceux qui privilégient la création, non seulement durant les trois semaines du festival mais toute l'année, dans ce lieu chargé d'histoire, au cœur même de la cité : l'ancien cloître Sainte-Claire, où le poète Pétrarque s'éprit de la jeune Laure un jour d'avril 1327. Aujourd'hui le lieu est constitué de trois espaces de spectacle : la salle Chapelle, la salle Chapitre et le Chapiteau, qui bénéficiera cet été de la climatisation.

Du 6 au 29 juillet, le théâtre accueillera au total 15 spectacles, « dont huit créations », s'est plu à souligner Alain Timar au cours de la présentation à la presse du programme estival.

Le directeur du théâtre des Halles reprendra pour sa part le spectacle qui a été créé et présenté à Avignon courant mars : *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard-Marie Koltès. Un texte qui fait désormais partie des classiques du théâtre contemporain. « *Nous avons essayé de lui imprimer notre patte* » a confié Alain Timar qui a fait appel à deux comédiens qui lui sont chers : Roger Bouvier et Paul Camus, auxquels s'est joint le musicien Pierre-Jules Billon. Le spectacle se déroulera à 17 h Salle Chapitre.

Par ailleurs, vendredi 9 juin à 20 h, en prélude au Festival, le Théâtre des Halles accueillera une représentation exceptionnelle (sortie de création) de *Cap au pire*. Le metteur en scène Jacques Osinski définit ce texte de Samuel Beckett comme « *le voyage d'un homme dans l'univers des mots* ». C'est Denis Lavant, seul en scène, qui lui donnera corps et voix. Un grand moment de théâtre en perspective.

Théâtre du blog

Cap au Pire de Samuel Beckett

Posté dans 15 juillet, 2017 dans [critique](#).

Festival d'Avignon



Cap au Pire, de Samuel Beckett, traduction d'Edith Fournier, mise en scène de Jacques Osinski

« Encore. Dire encore. Soit dit encore. Tant mal que pis encore. Jusqu'à plus mèche encore. » Un homme tout seul, Denis Lavant, poussé dans le dos par un tulle, derrière lequel apparaissent et disparaissent insensiblement, de minuscules constellations, des lueurs... Bloqué à l'avant par le public, emprisonné dans un rectangle de lumière, il parle et va chercher ses mots tout au fond des mots eux-mêmes, tout au fond de son corps. À la recherche de l'os des mots, à la recherche du rien. Denis Lavant est un acrobate, et son immobilité – à peine lève-t-il parfois la tête avec lenteur – est celle d'un virtuose : compacte, bourrée d'une énergie qu'il ne libère enfin qu'au salut, en

une danse du bras détendant le ressort du corps. Pas un instant, il ne perd l'ampleur, la profondeur et le poids de sa quête du mot, dit, et dé-dit.

Ce faisant, avec son metteur en scène, l'acteur fait exactement ce qu'écrit Samuel Beckett. Ce qu'il vaut mieux faire, en général. Il donne corps au texte mais est aussi le corps du texte. « Encore. Il est debout. Voir dans la pénombre vide comment enfin il est debout. Dans la pénombre obscure source pas su. Face aux yeux baissés. Yeux clos. Yeux écarquillés. Yeux clos écarquillés. Cette ombre. Autrefois gisant maintenant debout. Ça un corps ? Oui. Dire ça un corps. Tant mal que pis debout. Dans la pénombre vide. »

Fouiller dans le texte, et pour le spectateur, fouiller en lui-même, s'immerger dans le texte et le sentir se vider autour de vous comme un siphon : vivre ce spectacle avec Denis Lavant, dans la mise en scène rigoureuse de Jacques Osinski, ressemble à une aventure.

Cap au pire est une nouvelle, *Worstward Ho*, dont le titre est justement emprunté au récit d'aventures *Westward Ho* ! Samuel Beckett, épuisé, s'aventure dans un récit qui se défait, d'ombres qui s'effacent, d'un amenuisement presque ultime. Jusqu'à l'os. On pense à l'image de l'homme qui se dévore lui-même : et qui va manger la bouche ? « Essayer encore. Rater encore. Rater mieux. » Et, attention à la ponctuation : elle importe, elle marque chaque marche de l'escalier qui descend vers l'infini, vers le rien, et qui se dérobe.

Voilà, une fois de plus un Samuel Beckett irrésistible (terme non homologué, mais qui peut s'appliquer à l'homme qui a écrit *L'Innommable*). Le résumé est maigre en effet mais le texte, dans sa pauvreté volontaire, dans son ascétisme, d'une richesse inépuisable. Ironie du sort : aucune librairie d'Avignon, ni même de Marseille, n'était, en cette première semaine du festival, en mesure de nous procurer le texte. Beaucoup de spectateurs auraient aimé s'y replonger, y revivre ce qu'ils ont connu au théâtre...

Et ce petit livre, de soixante-deux pages finalement trouvé à Marseille, eût remplacé avantageusement la critique. Le Théâtre des Halles, une fois de plus, a été bien inspiré d'accueillir *Cap au pire* au : une soirée passionnante, poignante, digne, sidérante (et encore quelques riches adjectifs qui auraient agacé Samuel Beckett), et à ne manquer sous aucun prétexte... si vous avez la chance d'obtenir une place.

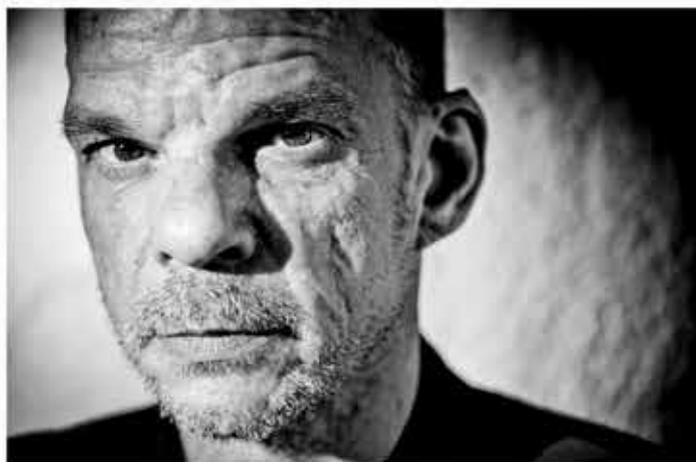
Christine Friedel

Théâtre des Halles, à 22h jusqu'au 29 juillet. T. 33(0)4 90 85 52 57

l'insensé

Mieux rater le plus mal dire. La voix sensée de Denis Lavant

Mis en scène par Jacques Osinski, Denis Lavant s'empare de l'avant-dernier texte de Samuel Beckett *Cap au pire*. Avec une sobriété et une précision remarquable, il fait entendre jusqu'aux moindres silences de ce texte d'une aridité et d'une complexité certaine. Une performance qui, paradoxalement, ne rate pas assez.



Lorsque l'on découvre dans le programme du off que Denis Lavant s'empare de *Cap au pire*, ce texte d'un Samuel Beckett tardif (il fut publié en anglais en 1983 sous le titre *Worstward Ho* et constitue un des rares textes dont l'auteur n'ait pas assuré la traduction en français) qui mène à son paroxysme la recherche d'un épuisement du langage, on est pris d'une excitation singulière. Le souvenir du corps aux mouvements étranges, presque difformes de Denis Lavant dans *Tabac Rouge* de James Thierrée (avant que ce dernier ne reprenne le rôle), de ses mimiques et de son regard animé d'une inquiétante folie, de sa voix au timbre éraillé et fatigué se mêle à celui d'une écriture beckettienne ascétique, folle aussi dans ce projet presque mathématique d'un empirement du pire. Mieux rater le plus mal dire ou comment, par l'écriture, épuiser le langage, le creuser pour faire apparaître quelque chose – ou rien. La rencontre de ces deux souvenirs éveille, alors que le spectacle n'a pas encore eu lieu, tout un imaginaire. On s'attend au mieux dans le pire, on se dit que cela colle parfaitement, que la rencontre de ce corps avec cette langue fera résonner autrement les mots de Beckett, ira toucher l'imaginaire à un autre endroit que celui d'une lecture silencieuse sans cesse retrouvée au fil des années, avec une émotion toujours intacte.

Dire un corps. Où nul. Nul esprit. Ça au moins. Un lieu. Où nul. Pour le corps.
Où être. Où bouger. D'où sortir. Où retourner. Non. Nulle sortie. Nul retour. Rien
que là. Rester là. Là encore. Sans bouger.

Il faut dire que le metteur en scène Jacques Osinski – directeur du Centre Dramatique National des Alpes de 2008 à 2014 et fondateur de la compagnie Aurore Boréale – a respecté à la lettre les indications de Beckett : Denis Lavant est immobile, au centre du plateau et n'en bougera pas pendant les 1h45 du spectacle. Devant un tulle semi-opaque vertical, il se tient pieds nus à la lisière d'un carré lumineux blanc qui, seul, l'éclaire – il y a bien un retour lumineux par instant depuis la face mais l'intention est véritablement de proposer une lumière excessivement blanche qui creuse le visage de l'acteur et en accentue les aspects inquiétants. Du corps de Denis Lavant, on ne verra donc que ce visage marqué par les aspérités, que ce crâne rasé de près que le texte de Beckett décrit :

Dans le crâne tout disparu sauf le crâne. Les écarquillés. Seuls dans la pénombre
vide. Seuls à être vus ; Obscurément vus. Dans le crâne le crâne seul à être vu.
Les yeux écarquillés. Obscurément vus. Par les yeux écarquillés. »

Pas de corps donc : le costume sombre dont il est vêtu se mêle à l'obscurité et seules ses mains comme démembrées pendent aux côtés de son buste. Tronc invisible qui évoque celui de *L'Innommable* et son immobilité contrainte, qui renvoie à ces corps beckettien toujours empêchés – celui de Winnie enseveli par un mamelon dans *Où les beaux jours*, celui de Billie Whitelaw assise dans un fauteuil à bascule dans *Rockaby (Berceuse)*, celui absent de Cette fois, courte pièce qui fait flotter à plusieurs mètres du sol un visage dont les seuls mouvements seront ceux des paupières closes ou ouvertes tandis que des voix enregistrées sont diffusées depuis trois lieux distincts dans la salle.

Rien d'autre à voir que cette voix d'encre que l'obscurité englobe et porte jusqu'aux spectateurs. On passera rapidement sur les quelques effets lumineux proposés par-delà du tulle – guirlandes lumineuses qui s'éclairent doucement et forment des constellations discrètes dont l'apparition et la disparition servent, on suppose, à proposer au spectateur un support visuel auquel s'accrocher. Rien d'autre, donc, que cette voix. Que cette langue de Beckett et que ce texte d'une aride rigueur et dont la compréhension nécessite un effort réel de la part de l'auditeur-spectateur. Que cette voix de Denis Lavant privé de corps qui respecte les mots de *Cap au pire* à tel point qu'on entend jusqu'à sa ponctuation : les exclamatives provoquent des accélérations de tempo, les « hiatus » sont illustrés par un long silence, les points, les virgules, les retours à la ligne, les blancs séparant ce qui est moins un récit qu'une écriture cherchant à se défaire du poids de la langue qu'elle fait entendre comme en dépit d'elle-même. Plaisir de retrouver ces épanorthoses qui font trembler l'assignation d'un sens, qui le nie, le reformule après l'avoir énoncé une première fois. *Cap au pire* se donne une voix, celle de Denis Lavant : rocailleuse, animée d'un souffle qui seul fait entendre un corps derrière ou à travers les mots de Beckett. Reste qu'un doute s'installe : et si cette mise en voix parfaitement collée au texte, qui l'illustre dans ses moindres silences réussissait là où l'auteur cherche à tout prix à échouer – « Rater encore. Rater mieux encore. » On est alors confronté à l'impossibilité de dire un tel texte avec succès : dès lors que le sens est audible dans la voix de Denis Lavant, celui-ci devrait encore rater mieux, échouer à dire, sans quoi c'est un morceau de bravoure qui est exécuté.

Les mots qui empirent de qui pas su. D'où pas su. À tout prix pas su.
Maintenant aux fins de dire du pis qu'ils peuvent eux seuls eux seuls. Ombres de
la pénombre vide toutes eux. Rien sauf ce qu'ils disent. Tant mal que pis disent.
Rien sauf eux. Ce qu'ils disent. De qui que ce soit d'où que ce soit disent. Pis au
point qu'ils risquent à jamais de mieux rater le plus mal dire.

Rien sauf ces mots portés par cette voix. Tandis que le texte se déroule, le visage de Denis Lavant se lève par instants vers le public. La lumière creuse les cavités de ses yeux et lui donne une apparence fugace de mort, puis d'animal. Ses lèvres esquissent un sourire quelques fois. On entreperçoit, depuis le fond de la salle, ses yeux ouverts qui brillent d'une malice que l'on ne peut que deviner. Le spectacle s'achève sans plus de corps, sans plus d'image. Rien que ces mots, jusqu'au bout, jusqu'à ce point du vide que l'on ne peut plus vider ou excorier.

Alors que les applaudissements réveillent certains voisins, Denis Lavant revient saluer sur scène et, tout change. Ce corps qui était absent s'impose soudain dans ces mains serrées devant son corps tandis que ses épaules se tendent. Ces mouvements impertinents, cette façon de se tordre pour toucher le sol sur lequel il s'est tenu immobile pendant si longtemps brise le silence religieux que le spectateur était tenu d'observer pendant toute la représentation. On se dit alors que c'était ça, que tout est là. Que c'était ce corps et cette impertinence qu'on voulait voir confrontés ou mêlés à l'écriture de Beckett pour que s'effondre, enfin, le sérieux et la gravité que l'on rattache à l'auteur irlandais. Des mots de *Cap au pire*, tout est respecté. Trop peut-être. En dépit de la finesse et de l'exactitude avec laquelle Denis Lavant dit bien ce texte, c'est donc trop bien.

Sur le chemin du retour vers les camarades, je repense à ces autres mots de Beckett qui ouvrent *Compagnie* récit qui précède de quelques années l'écriture de *Cap au pire* « Une voix parvient à quelqu'un sur le dos dans le noir. Imaginez ». Naît alors le désir de voir Denis Lavant jouer et non plus seulement dire cet autre texte. De le voir se tordre pour trouver une position, s'inventer des chimères pour se tenir compagnie, martyriser Pim pour qu'en échappe un début de langage ou ne serait-ce qu'un son. Dirigeant Billie Whitelaw pour la création de *Pas moi*, Beckett disait ne vouloir se préoccuper que des sons. Et Heiner Goebbels de monter, en anglais cette fois, *Worstward Ho* à la fin de son *I Went to the House but did not enter*. Plus question cette fois de dire bien – trop bien : le texte qui est pris en charge par les membres du Hillard Ensemble et se sont les sons plutôt que le sens que le metteur en scène privilégie. Les voix mêlées de ces quatre hommes, occupés à des tâches quotidiennes (regarder par la fenêtre, plier un pantalon) dans une maison vide faisaient entendre autrement la langue de Beckett, avec une impertinence et une folie insensée.

Avignon Festival: On Failure and Responsibility

"Rater encore. Rater mieux". Ella Parry-Davies explores how performances at 2017's Avignon Festival make bold attempts to navigate contemporary politics.



'Cap au pire' at Avignon Festival 2017. Photo: ifou

Halfway through Samuel Beckett's *Cap au Pire* at the Théâtre des Halles, Avignon, the young woman sitting next to me leans her head forward onto her knees. In five minutes she's gently snoring. When I crack, and try to make out my watch in the darkness, we're two thirds of the way into a 90 minute performance. The audience drifts in and out of a collective and contagious concentration, by turns focussed, then distracted and quietly fidgeting.

It may come as a surprise, but it's precisely because of this that along with Katherine Hunter in *Rockaby*, directed by Peter Brook at the Young Vic, and Simon McBurney and Mark Rylance in *Endgame* at the Duchess, this is one of the best performances of Beckett's work that I've seen. The production is controlled, effective, and above all faithful to the playwright's philosophical project. *Cap au Pire* seems to me one of Beckett's most intimate journeys into the abyss of language. It's in this play that he voices the famous dictum "D'essayé. De raté. N'importe. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux" ("Tried. Failed. No matter. Try again. Fail again. Fail better"). Beckett tries to make this text perform the failure of words, to drill away at the fabric of meaning until language itself is entirely in question. At times there is a glimpse of the recognisable, but it's easy to get lost in the constant drip of words. In director Jacques Osinski's production, the performer Denis Lavant barely moves, standing on the edge of a lightbox that just about illuminates his face, and intones each phrase slowly, carefully, with a rhythm that ends repetitively on the downbeat in the bass registers of his voice. There is something meditative here, and something deliberately and profoundly mind-numbing. *Cap au Pire* refuses to entertain.

If Beckett's attempt to make language fail was a political gesture on the brink of postmodernism, which attempted to pull the rug from under Enlightenment principles of empirical "truth", what politics does the intentional failure of theatre negotiate today? In the face of "fake" and "fake fake news", is the existential deconstruction of language ever more necessary, or might theatre instead find ways of constructing shared and accountable messages? Amidst the misrepresentation of both the powerful and the vulnerable, what stories can theatre tell, and how?

LE PÔLE
LES DÉCHARGEURS

LE PÔLE
MEDIA

Direction
LEE FOU MESSICA &
LUDOVIC MICHEL
+33(0)1 42 36 70 56

WWW.LEPOLEMEDIA.COM

